

PAUL CANART, *Nouvelles recherches et nouveaux instruments de travail dans le domain de la codicologie*, in «Scrittura e civiltà» (ISSN: 0392-1697), 3 (1979), pp. 267-307.

Url: <https://heyjoe.fbk.eu/index.php/scrciv>

Questo articolo è stato digitalizzato dal progetto [HeyJoe](#) - *History, Religion and Philosophy Journals Online Access* della Biblioteca Fondazione Bruno Kessler, Il portale HeyJoe, in collaborazione con enti di ricerca, società di studi e case editrici, rende disponibili le versioni elettroniche di riviste storiografiche, filosofiche e di scienze religiose di cui non esiste altro formato digitale.

This article has been digitised within the Bruno Kessler Foundation Library project [HeyJoe](#) - *History, Religion and Philosophy Journals Online Access* platform. Through cooperation with research institutions, learned societies and publishing companies, the *HeyJoe* platform aims to provide easy access to important humanities journals for which no electronic version was previously available.

La digitalizzazione della rivista «Scrittura e civiltà», a cura dalla Biblioteca FBK, è stata possibile grazie alla collaborazione con Aldo Ausilio editore, erede dei diritti della Bottega d'Erasmus

Nota copyright

Tutto il materiale contenuto nel sito [HeyJoe](#), compreso il presente PDF, è rilasciato sotto licenza [Creative Commons](#) Attribuzione–Non commerciale–Non opere derivate 4.0 Internazionale. Pertanto è possibile liberamente scaricare, stampare, fotocopiare e distribuire questo articolo e gli altri presenti nel sito, purché si attribuisca in maniera corretta la paternità dell’opera, non la si utilizzi per fini commerciali e non la si trasformi o modifichi.

Copyright notice

All materials on the [HeyJoe](#) website, including the present PDF file, are made available under a [Creative Commons](#) Attribution–NonCommercial–NoDerivatives 4.0 International License. You are free to download, print, copy, and share this file and any other on this website, as long as you give appropriate credit. You may not use this material for commercial purposes. If you remix, transform, or build upon the material, you may not distribute the modified material.



La digitalizzazione della rivista «Scrittura e civiltà», a cura dalla Biblioteca FBK, è stata possibile grazie alla collaborazione con Aldo Ausilio editore, erede dei diritti della Bottega d’Erasmus

PAUL CANART

NOUVELLES RECHERCHES
ET NOUVEAUX INSTRUMENTS DE TRAVAIL
DANS LE DOMAINE DE LA CODICOLOGIE

Depuis quelques dizaines d'années, nous assistons à un renouvellement et à un approfondissement dans l'étude des manuscrits et de l'écriture. Ce mouvement, qui ne fait que s'amplifier et s'accélérer, se traduit par des discussions sur les notions de base et les méthodes, par des monographies qui font date, par la création de centres de recherches et d'entreprises collectives. La naissance même de cette revue et les objectifs qu'elle s'est assignés témoignent de la fermentation en cours. Énumérer, analyser et discuter les principales publications nous mènerait fort loin. Je me bornerai, dans la présente chronique, à souligner l'intérêt de quelques travaux récents. Ils entrent tous dans le cadre de la codicologie au sens large, c'est-à-dire de l'histoire du livre manuscrit, considéré comme fait de civilisation.

I. *Codicologica* et *Studia codicologica*

Après une gestation lente et parfois difficile, deux recueils de travaux ont vu le jour, dont le titre manifeste l'intérêt porté désormais à la codicologie — au mot et à la chose.

1. *Codicologica*

*Codicologica*¹ est le nom donné par ses éditeurs, A. Gruys et J. P. Gumbert, à un ample tour d'horizon de l'état actuel et des

1. *Codicologica. Towards a science of handwritten books; Vers une science du manuscrit; Bausteine zur Handschriftenkunde.* Rédacteur: A. GRUYS, Rédacteur adjoint: J. P. GUMBERT, E. J. Brill, Leyde. 1. *Théories et principes*, 1976; 2. *Éléments pour une codicologie comparée*, 1978; 4. *Essais méthodologiques*, 1978 (*Litterae textuales. A Series on Manuscripts and their Texts*, edited by J. P. GUMBERT, M. J. M. DE HAAN, A. GRUYS).

visées futures des recherches codicologiques. « *Codicologica*, écrit A. Gruys dans l'Introduction au fascicule 1, s'inscrit dans l'effort commun des codicologues pour confronter les résultats de leurs recherches afin de mieux poser et résoudre les problèmes méthodologiques. » (p. 11). Le triple sous-titre marque bien le caractère international et l'objectif à long terme de l'entreprise. Comme on s'en rend de mieux en mieux compte², nous sommes encore loin d'une véritable science des manuscrits: un statut véritablement scientifique (rigueur de la méthode, ampleur de l'analyse, communicabilité et « vérificabilité » des résultats) fait encore trop souvent défaut à des enquêtes limitées et des synthèses hâtives. Ce qu'il faut, tout d'abord, c'est fixer des objectifs, définir une méthode plus rigoureuse, réunir patiemment des matériaux en vue de l'édification d'une synthèse — qui n'est pas pour demain. A ces tâches, *Codicologica* apporte une contribution déjà substantielle.

Des sept fascicules projetés, et qui seront éventuellement suivis par d'autres, trois ont paru. Le premier s'intitule *Théories et principes*. Il groupe « les essais qui nous ont paru les plus significatifs depuis les publications dues à Alphonse Dain, Charles Samaran, Robert Marichal et Jean Mallon. Ces contributions constituent en fait le « dossier » qui a amené un certain nombre de codicologues à réfléchir sur les bases de leur discipline et à distinguer le plus nettement possible les tâches propres à la paléographie et à la codicologie, et à faire dans cette dernière une distinction entre la codicologie *lato sensu*, s'inscrivant dans le domaine de l'histoire des civilisations, et la codicologie *stricto sensu*, ou *archéologie du livre*, se situant davantage dans le champ de l'histoire du livre (p. 11) ». On est heureux de relire la chronique de François Masai sur la paléographie gréco-latine³. Complétant un exposé précédent de l'auteur⁴, elle a posé de manière définitive, je crois, les bases de la distinction et des rapports entre paléographie et codicologie et défini leur statut scientifique: elles sont à la fois sciences autonomes et auxiliaires, l'une par rapport à l'autre et vis-à-vis de la philologie, de l'histoire de l'art, etc.

2. Avec raison, L. Gilissen insiste beaucoup sur ce point dans ses deux ouvrages fondamentaux: *L'expertise des écritures médiévales* (*Les Publications de Scriptorium*, 6), Gand, 1973, et *Prolégomènes à la codicologie*, dont il sera question plus loin.

3. Pp. 34-53. Publiée d'abord dans *Scriptorium*, t. 10 (1956), pp. 281-302.

4. F. MASAI, *Paléographie et codicologie*, dans *Scriptorium*, t. 4 (1950), pp. 279-293.

Un *post-scriptum* d'A. Derolez⁵ illustre par une série d'exemples concrets la nature des recherches d'ordre paléographique ou codicologique postérieures à l'article de Masai. Ce dernier, dans ses chroniques, avait mis l'accent sur le caractère technique de la codicologie, en la définissant archéologie du livre manuscrit. Dans un article bref, mais suggestif⁶, L. M. J. Delaissé montra alors comment cette analyse hautement technique pouvait et devait déboucher sur une véritable histoire du livre médiéval; cette précieuse contribution est reproduite ici⁷. A. Gruys, après les mises au point détaillées publiées ailleurs⁸, revient encore une fois sur la question⁹ et compare les points de vue et les expressions de Dain, de Mallon, de Masai, de Delaissé et de J. Ruyschaert, dont l'article ne paraîtra malheureusement que dans le fascicule 7 de *Codicologica*. Mais, qu'on juge opportun ou non le terme d'archéologie du livre manuscrit appliqué à la science du livre manuscrit ou à une partie de celle-ci, une convergence réconfortante s'établit sur le statut scientifique de la *Handschriftenkunde*, sur les méthodes d'analyse rigoureuse à promouvoir, sur l'extension de la recherche à tous les aspects du livre manuscrit, considéré comme individu ou comme membre d'une collection, et ce, à tous les stades de son histoire, depuis sa conception jusqu'à sa conservation dans les fonds actuels de manuscrits. On y reviendra tout de suite à propos du fascicule 4.

Les essais précédents avaient une visée surtout théorique, même si leurs auteurs, forts d'une riche expérience, appuyaient leurs considérations sur des exemples. Les exposés de M. Coens¹⁰ et de T.

5. Pp. 53-57. Cf. aussi, pour la définition des tâches de la paléographie, F. MASAI, *Paléographie et expertise des écritures médiévales*, dans *Miscelánea de Estudios dedicados al Prof. A. M. Ocete*, Grenade, 1974, pp. 661-667.

6. *Towards a History of the Mediaeval Book*, dans *Miscellanea André Combes*, t. II, Rome, 1967, pp. 27-39, et dans *Divinitas*, t. 11 (1967), pp. 423-435.

7. Pp. 75-83. La mort prématurée de Delaissé l'a empêché de rédiger le livre qu'il préparait sur *Archaeology and History of the Mediaeval Book, Problems and Method*.

8. A. GRUYS, *Codicology or the Archaeology of the book? A false dilemma*, dans *Quaerendo*, t. 2 (1972), pp. 87-108; ID., *Paléographie, codicologie et archéologie du livre, questions de méthodologie et de terminologie*, dans *La paléographie hébraïque médiévale* (Centre National de la Recherche Scientifique. Colloque international n° 547. Paris, 11-13 septembre 1972), Paris, 1974, pp. 19-25.

9. De la « *Bücherhandschriftenkunde* » d'Ebert à la « *Codicologie* » de Masai, pp. 27-33.

10. *En fréquentant les manuscrits*, pp. 13-26.

J. Brown¹¹, d'allure plus familière, introduisent le néophyte aux tâches concrètes du codicologue, montrant tout ce qu'on peut retirer de la fréquentation des manuscrits, lorsqu'on sait les regarder et leur arracher leurs secrets. P. O. Kristeller¹², lui, adopte davantage le point de vue du philologue, à la recherche de témoins nouveaux et de textes inédits. Son exposé vise moins à définir les tâches du codicologue qu'à montrer au spécialiste des textes comment il peut à la fois profiter du travail codicologique et y apporter sa contribution. Et c'est un fait que, souvent, l'examen archéologique poussé d'un monument écrit est provoqué par des questions qui touchent son contenu; plus encore: quantité de particularités matérielles du support n'acquièrent de signification que si on les met en relation avec l'écrit lui-même. Il est juste et souhaitable que la recherche codicologique affirme son autonomie. Mais elle doit être pratiquée, comme elle l'a été jusqu'à présent, dans un souci d'interdisciplinarité: philologie, codicologie, paléographie, voire archéologie et histoire de l'art, sont inséparables dans une étude totale du monument écrit, « contenant » et contenu.

Cette interdisciplinarité, des études et des colloques récents¹³ en ont montré l'urgence et l'intérêt. C'est vrai dans le domaine de la paléographie pure, sur lequel nous ne nous arrêterons pas ici. C'est encore plus vrai dans celui de la codicologie. Pour étudier la confection matérielle du livre médiéval, il faut considérer tout le domaine méditerranéen et occidental: on ne peut pratiquer en vase clos une codicologie gréco-byzantine, une latine, une hébraïque, une copte, une syriaque, etc. Mais il y a beaucoup à apprendre aussi des domaines connexes. Il existe par exemple une codicologie des manuscrits modernes, aujourd'hui en plein développement; il y a longtemps qu'à la codicologie du livre manuscrit répond la « bibliographie matérielle » du livre imprimé¹⁴. L'intérêt d'un exposé comme celui de

11. *Latin Palaeography since Traube*, pp. 58-74.

12. *Texts and Problems of Manuscript Research*, pp. 84-90.

13. Citons p. ex. les trois colloques organisés par le C.N.R.S. français: *La paléographie hébraïque médiévale* (cit. n. 8); *Les techniques de laboratoire dans l'étude des manuscrits* (C.N.R.S. Colloque intern. n° 548. Paris, 13-15 septembre 1972), Paris, 1974; *La paléographie grecque et byzantine* (Id., n° 559. Paris, 21-25 octobre 1974), Paris, 1977.

14. La lecture d'un ouvrage d'initiation récent, celui de R. LAUFER, *Introduction à la textologie* (Larousse Université. Collection L), Paris, 1972, ouvre des perspectives intéressantes sur le parallélisme entre les deux sciences. Il est significatif qu'un spé-

Louis Hay¹⁵ est de montrer à la fois les points de contact et les différences entre l'étude des manuscrits anciens et médiévaux et celle des manuscrits modernes. Il est significatif qu'en conclusion, il insiste sur l'interdépendance des techniques et des méthodes et sur l'unité de visée: les recherches de plus en plus spécialisées et techniques dans les domaines de la paléographie, de l'archéologie du livre et du document, de l'analyse et de la critique des textes apportent des pierres à l'édification d'une vaste « science des écrits », qui restent un des phénomènes majeurs de notre civilisation.

Le fascicule 4 de *Codicologica* aborde, de manière détaillée et concrète, les problèmes de méthode déjà soulevés dans le fascicule 1. Le titre de deux des articles indique suffisamment leur contenu; l'un, œuvre de Michel Pastoureau, montre *L'héraldique au service de la codicologie*¹⁶: l'identification des armoiries peintes sur les manuscrits permet de les dater, de les localiser, d'en suivre l'histoire; dans l'autre, c'est au moyen de la paléographie que Johanne Autenrieth atteint le même objectif, par la localisation et la datation de manuscrits carolingiens tardifs¹⁷. Restent les deux essais de Gilbert Ouy et de Gerhardt Powitz; l'un et l'autre touche le problème très actuel des catalogues de manuscrits. Dans une perspective encore traditionnelle, mais conscient des changements qui s'opèrent dans les conditions de travail des catalogueurs, G. Powitz¹⁸ présente d'utiles suggestions sur la manière de décrire, de façon précise et condensée, les textes contenus dans les manuscrits. G. Ouy¹⁹, dans une contribution qui devrait faire date, reprend sur nouveaux frais et dans une perspective modifiée tout le problème du catalogue comme tel: son existence même, sa fonction, sa réalisation concrète. Pour ce faire, il est amené, au préalable, à définir l'objet du catalogue, qui est aussi celui de la recherche codicologique, à savoir: le manuscrit médiéval.

cialiste de la bibliographie matérielle, G. Pollard, ait écrit un article important et neuf qui traite des problèmes du format et de la construction des cahiers à la fois dans le livre manuscrit médiéval et dans le livre imprimé: G. POLLARD, *Notes on the Size of the Sheet*, dans *The Library*, sér. 4, t. 22 (1941), pp. 105-137.

15. *Éléments pour l'étude des manuscrits modernes*, pp. 91-109.

16. Pp. 75-88.

17. *Probleme der Lokalisierung und Datierung von spätkarolingischen Schriften* (10. und 11. Jahrhundert), pp. 67-74.

18. *Zur Textaufnahme in Handschriftenkatalogen*, pp. 59-66.

19. *Comment rendre les manuscrits médiévaux accessibles aux chercheurs?*, pp. 9-58.

Ses considérations rejoignent et complètent celles du fasc. 1. Il ne sera pas inutile d'en reproduire les titres²⁰. Avec raison, l'auteur souligne un aspect de la recherche codicologique souvent pratiqué, certes, mais peu systématisé: le manuscrit médiéval comme élément d'un ensemble. Il en fait l'objet d'une « archivistique des manuscrits », qui débouche sur l'histoire des bibliothèques médiévales. L'« archivistique des manuscrits » est une « technique » de type « archéologique », qui aboutit à reconstituer des ensembles organiques, les « fonds » de manuscrits. Cette reconstitution opérée, l'historien peut en faire l'objet d'une étude, qui porte sur le contenu et la signification des fonds, replacés dans l'histoire de la culture. Même si on n'adopte pas la terminologie de l'auteur, ses définitions sont pertinentes et ses considérations de méthode, judicieuses. Sur ce point, il ne risque guère la critique. Ce qui fera sans doute grincer des dents, c'est la seconde partie de son essai, nettement plus révolutionnaire: « Comment concevoir aujourd'hui un catalogue de manuscrits? » Ce n'est pas le lieu ici d'entrer dans un exposé et une discussion approfondis. Mais il est sûr que tous les responsables d'entreprises de catalogage de manuscrits devront lire et méditer ces réflexions et... en tirer des conséquences pratiques. Le plus facile et le plus raisonnable serait, comme G. Ouy le suggère, d'organiser sans retard un colloque réunissant lesdits responsables, afin de réfléchir puis d'agir en commun. L'essai de G. Ouy a été rédigé il y a plusieurs années. Il n'a rien perdu de son actualité, au contraire: l'élaboration, de plusieurs côtés, de formulaires de description de manuscrits, codifiés ou non²¹, le développement — heureux — des catalogues et des réper-

20. Triple aspect du manuscrit médiéval. (1) Le manuscrit médiéval est un livre. (2) Le manuscrit médiéval est un objet archéologique. (3) Le manuscrit médiéval comme élément d'un ensemble: l'archivistique des manuscrits.

21. En vue de préparer le catalogue des *Manuscrits médiévaux en caractères hébraïques portant des indications de date jusqu'à 1540* (le t. I. *Bibliothèques de France et d'Israël*, a paru en 1972), ainsi qu'une étude systématique de la codicologie hébraïque (v. M. BEIT-ARIÉ cit. n. 27), le groupe de recherche dirigé par Colette Sirat et M. Beit-Arié a mis au point un formulaire-questionnaire détaillé, conçu pour le traitement des données par ordinateur. Le tout récent *Guide pour l'élaboration d'une notice de manuscrit*, publié par l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes (*Bibliographies. Colloques. Travaux préparatoires. Série Informatique et Documentation textuelle*. Paris, 1977), sous la responsabilité de Marie-José BEAUD-GAMBIER et de Lucie FOSSIER, vise simplement à uniformiser et à normaliser, de manière encore souple, les notices de manuscrits rédigées par les différents collaborateurs d'une même entreprise, en vue d'un traitement informatique ultérieur. Pour les besoins de l'ensei-

toires spécialisés demandent qu'on repense et qu'on coordonne les efforts dans un champ extrêmement vaste. Personnellement, je souhaite de tout cœur que l'appel de l'auteur soit entendu.

La codicologie au sens strict étudie, à tous ses stades, la confection matérielle du livre, depuis le choix du matériau jusqu'à l'achèvement de la reliure. Le titre du fascicule 2, *Éléments pour une codicologie comparée*, souligne avec raison le parallélisme de ces opérations dans les différents domaines linguistiques, depuis la naissance du *codex* jusqu'à la généralisation du livre imprimé, dont les techniques, du reste, continuent en partie celles du livre manuscrit. La lecture des essais présentés, complétée par celle de quelques autres travaux, permet de se faire une idée des recherches faites, en cours ou à faire dans les domaines grec, latin et hébraïque. Pour le grec, l'article de E. G. Turner, qui étudie la construction des cahiers dans les *codices* de papyrus²², a été repris dans son livre, dont il sera question plus loin. En parlant des manuscrits grecs d'Italie, Julien Leroy²³ a l'occasion, par comparaison, de soulever la plupart des problèmes que pose la confection du livre grec à l'époque de la minuscule; dans des travaux plus récents²⁴, il en examine plusieurs. « Pour l'Occident médiéval, comme l'écrivent les éditeurs, la contribution de M. Vezin²⁵ constitue la meilleure synthèse qui soit possible à ce moment... dans l'état actuel de la science... un tel travail n'est possible que pour la période qui va jusqu'au XII^e siècle (p. 5) »; on verra plus loin que, pour la fin du moyen âge, les recherches de L. Gilissen apportent des éléments nouveaux et importants. Étant donné la rareté des témoins anciens datés, c'est aussi pour le moyen âge tardif que sont valables surtout les résultats de la codicologie hébraïque: l'article

gnement et de certaines recherches limitées, des professeurs de l'École Vaticane de Paléographie, de Diplomatique et d'Archivistique ont conçu et sont en train d'expérimenter un formulaire de description qui s'inspire en partie de celui de l'I.R.H.T.

22. *Towards a Typology of the Early Codex. Third to Sixth Centuries after Christ*, pp. 9-14.

23. J. LEROY, *Les manuscrits grecs d'Italie*, pp. 52-71.

24. Voir: *Quelques systèmes de réglure des manuscrits grecs*, dans *Studia codicologica* (recueil analysé plus loin); *La description codicologique des manuscrits grecs de parchemin*, dans *La paléographie grecque et byzantine* (cit. n. 13), pp. 27-44; *Les types de réglure des manuscrits grecs* (*Institut de Recherche et d'Histoire des Textes. Bibliographies. Colloques. Travaux préparatoires*), Paris, 1976.

25. *La réalisation matérielle des manuscrits latins pendant le haut Moyen Âge*, pp. 15-51.

de Malachi Beit Arié²⁶ en résume les principaux; on les trouvera exposés de manière plus détaillée dans la *Hebrew Codicology* du même auteur²⁷.

Il n'est pas possible d'entrer dans le détail de toutes les questions abordées par ces auteurs. Mais leurs exposés suscitent deux observations de caractère général. La première est que les différentes codicologies peuvent s'enrichir mutuellement. Des phénomènes qui, dans un premier temps au moins, avaient échappé aux observateurs d'un domaine linguistique, ont été signalés par ceux d'un autre: ainsi des techniques de pliage et d'imposition attestées dans les manuscrits latins²⁸, de la marque de papier dite « zig-zag » relevée dans les manuscrits arabes et grecs²⁹; les codicologues devront vérifier si ces usages ne se retrouvent pas ailleurs. Quand des matériaux ou des procédés identiques ou analogues se retrouvent dans différents secteurs, l'étude de leur origine, de leur diffusion, de leur évolution ne peut se faire de manière isolée: pour établir la chronologie et la localisation des systèmes de réglure, il faudra comparer attentivement les procédés et les habitudes des ateliers latins et grecs, spécialement en Italie; la chronologie des papiers de type « oriental »³⁰, importante pour la datation des plus anciens manuscrits grecs écrits sur ce support, se fera sans doute grâce à l'aide des codicologies arabe et hébraïque. M. Beit Arié a formulé, pour le domaine hébraïque, une loi générale importante: un scribe émigré garde son style d'écriture mais adopte, en tout ou en partie, les usages et les techniques de confection matérielle du *codex* propres à son nouveau lieu d'activité. Cette loi se vérifie-t-elle dans les manuscrits latins et grecs? Aux codicologues de répondre. Bref, les études théoriques et pratiques rassemblées dans *Codicologica* invitent les spécialistes à bâtir ensemble une codicologie « méditerranéenne ».

26. *Some Technical Practices Employed in Hebrew Dated Medieval Manuscripts*, pp. 72-92.

27. M. BEIT-ARIÉ, *Hebrew Codicology: Tentative Typology of Technical Practices Employed in Hebrew Dated Medieval Manuscripts*, Paris, 1976.

28. V. plus loin l'analyse du livre de L. Gilissen.

29. Voir J. IRIGOIN (avec le concours de Françoise LECLERC, J.-N. BARRANDON et J.-L. DEBRUN, G. SCHIFFMACHER), *Papiers orientaux et papiers occidentaux*, dans *La paléographie grecque et byzantine* (cit. n. 13), pp. 48-49.

30. Sur lesquels v. l'article d'Irigoin cité à la n. précédente.

2. *Studia codicologica*³¹

En 1971, les éditeurs de la célèbre collection *Texte und Untersuchungen*, désireux de rendre hommage à l'œuvre et à la personne de Marcel Richard, firent appel à la collaboration de ceux qui avaient eu l'occasion de profiter de la science et de la complaisance de l'éminent patrologue et du très serviable directeur de la Section grecque de l'*Institut de Recherche et d'Histoire des Textes*. Les réponses comblèrent bien au-delà les espérances: plus de 250 spécialistes promirent une contribution, plus de 200 la fournirent! Le succès même de l'initiative faillit se retourner contre elle: comment imprimer, dans des délais raisonnables, une telle masse de travaux? Finalement, après avoir confié à la *Zeitschrift für Papyrologie* les articles qui concernaient cette spécialité et à d'autres revues des exposés qui ne pouvaient attendre, les éditeurs de *Texte und Untersuchungen* dressèrent le plan de trois gros volumes, qui réuniraient l'essentiel des travaux suscités par le jubilaire. Le premier a paru: avec la collaboration de J. Dummer, J. Irmischer et F. Paschke, K. Treu, bien connu pour ses travaux dans le domaine des manuscrits, en a assumé la publication. Dans une brève introduction, il rend hommage à M. Richard et, rappelant l'essor pris par les études codicologiques, il en circonscrit le champ et en souligne les différents aspects. La codicologie de K. Treu, et on ne lui en fera pas reproche, est entendue au sens large. Les 46 études réunies dans le volume illustrent, de manière concrète, ses différentes applications. Les fascicules de *Codicologica* privilégient, on l'a vu, les exposés de méthodologie et les essais de synthèse, même partiels et provisoires. Ici, sous une forme ramassée, de nombreux spécialistes apportent leur pierre à l'édifice commun. Détailler tous les apports est hors de question. Mais il me paraît intéressant de regrouper les articles dans quelques grandes catégories et d'évaluer la part respective de chacune de celles-ci³².

Sept contributions³³ on trait à l'heuristique et au catalogage des manuscrits. Certaines fournissent des renseignements utiles sur des

31. *Studia codicologica*. In Zusammenarbeit mit J. DUMMER, J. IRMSCHER und F. PASCHKE hrsg. v. K. TREU (*Texte und Untersuchungen zur Geschichte der Altchristlichen Literatur*, 124), Akademie-Verlag, Berlin, 1977.

32. J'ai numéroté les articles dans l'ordre (alphabétique) du recueil. Je renverrai aux numéros et aux noms des collaborateurs, en citant à l'occasion le titre complet.

33. Les nos 5, 12, 13, 17, 33, 36, 41. Les deux dernières sont dues à Margaret A. SCHATKIN et à M. SMITH.

fonds peu connus, comme celles de B. L. Fonkič sur les manuscrits grecs d'U.R.S.S.³⁴ et de S. Y. Rudberg sur ceux d'Upsal³⁵. D'autres, comme B. Botte³⁶ et P. Easterling³⁷, éclairent des points d'histoire de la codicologie. L'étude la plus importante, parce qu'elle concerne une entreprise d'ampleur matérielle inusitée et d'intérêt méthodologique certain, est celle de W. M. Hayes³⁸: il y fait un premier rapport sur l'index général des catalogues de manuscrits grecs en cours de réalisation au Canada, par ordinateur, sur la base de tous les catalogues recensés dans le répertoire de M. Richard. Il y a là une tentative de réaliser, mais à partir des catalogues existants, le recensement général des œuvres contenues dans les manuscrits réclamé par G. Ouy comme étape préliminaire à un catalogue critique. L'entreprise, sur laquelle l'auteur a encore fait rapport au XV^e Congrès International des Études Byzantines d'Athènes, est à suivre de près, car, si elle aboutit, elle apportera, outre ses résultats pratiques, des enseignements méthodologiques de premier ordre.

Peu de spécialistes ont les loisirs et la possibilité de mener à terme des études d'archéologie du livre proprement dites. Je n'en relève que cinq dans le volume³⁹. Elles ont trait à la réglure, à la mise en page, aux formules de souscription et à la reliure des manuscrits grecs. Celles de J. Leroy⁴⁰, de K. Treu⁴¹ et de B. Atsalos⁴² apportent des matériaux précieux. Les notations de J. Irigoin⁴³ montrent comment des détails d'organisation matérielle peuvent être significatifs au point de vue de l'histoire des textes.

Douze contributions entrent dans le domaine de l'histoire de

34. *Grečeskie rukopisi sovestkich chranilišč*, pp. 189-195.

35. *Notices sur les manuscrits grecs d'Upsal*, pp. 395-400.

36. *Les débuts de l'emploi du microfilm pour l'étude des manuscrits*, pp. 109-111.

37. *Before Palaeography: Notes on Early Descriptions and Datings of Greek Manuscripts*, pp. 179-187.

38. *Répertoire, Computer, and Index of Greek Manuscripts*, pp. 231-235.

39. Les nos 2, 18, 21, 43, 44. Le n° 43, dû à N. B. ΤΟΜΑΔΑΚÈΣ, 'Ο γράφων παραγράφει — Μεταγράφετε ὡς εἶναι (pp. 469-471), est identique, sauf quelques lignes à la fin, à l'article paru sous le même titre dans 'Επιστημονική 'Επετηρίς τῆς Φιλοσοφικῆς Σχολῆς τοῦ Πανεπ. Ἀθηνῶν, 1972-73, pp. 17-20.

40. *Quelques systèmes de réglure des manuscrits grecs*, pp. 291-312.

41. *Der Schreiber am Ziel. Zu den Versen "Ὡσπερ ξένοι χαίρουσιν... und ähnlichen*, pp. 473-492.

42. *Sur quelques termes relatifs à la reliure des manuscrits grecs*, pp. 15-42.

43. *Les manuscrits d'historiens grecs et byzantins à 32 lignes*, pp. 237-245.

l'écriture⁴⁴. Dans un recueil du genre de *Studia codicologica*, on ne peut s'attendre à voir traiter, avec l'ampleur et l'approfondissement requis, l'un ou l'autre des grands problèmes de la paléographie. Mais, sur des points particuliers, l'apport est loin d'être négligeable. Dans le domaine grec, les articles de M. B. Foti⁴⁵ et du regretté É. de Strycker⁴⁶ enrichissent notre connaissance de la tachygraphie et des abréviations. A. Každan⁴⁷, par quelques remarques judicieuses, esquisse un chapitre d'une histoire de l'écriture de chancellerie; pareille histoire est un des *desiderata* les plus urgents de la paléographie grecque: comment peut-on, faute d'une histoire de l'écriture courante et de chancellerie, comprendre la dynamique de l'évolution de l'écriture grecque, y compris dans ses manifestations livresques? Dans le domaine latin, il faut au moins signaler l'analyse, par M. Slicherl, de la cursive humanistique utilisée par Marsile Ficin⁴⁸. Plusieurs autres contributions traitent de l'œuvre et de la carrière de copistes grecs des XV^e et XVI^e siècles⁴⁹. Ainsi, petit à petit, s'accumulent les matériaux pour un chapitre de l'histoire culturelle en Occident et en Orient: les stades ultimes de la reproduction et de la diffusion du livre manuscrit.

Un autre genre de recherche codicologique aborde plus directement le problème de la diffusion des écrits, c'est l'histoire des fonds et des bibliothèques. Sur ce point, *Studia codicologica* réunit sept travaux⁵⁰. Tous apportent des renseignements précieux, mais celui

44. Les nos 4, 6, 7, 14, 21, 23, 32, 34, 35, 39, 40, 42. Outre les contributions citées plus loin, les articles sont dus à H. BOGE, R. S. BRUMBAUGH (des réflexions assez naïves), R. A. KRAFT, P. SALMON, V. SINICZYNA (sur les autographes slaves de Maxime le Grec).

45. *Le note tachigrafiche interlineari del codice messinese greco 43 del Fondo del SS. Salvatore*, pp. 197-205. Quelques-unes des interprétations de ce travail — par ailleurs remarquable — seront discutées dans la nouvelle édition du livre de S. Lilla sur la tachygraphie italo-grecque: N. HIONIDES - S. LILLA, *La brachigrafia italo-bizantina* (sous presse dans la collection *Studi e Testi* de la Bibliothèque Vaticane).

46. *Notes sur l'abréviation des nomina sacra dans des manuscrits hagiographiques grecs*, pp. 461-467.

47. *Die Schrift einiger byzantinischer Kaiserurkunden und die konstantinopolitische Kanzlei in der zweiten Hälfte des XI. Jahrhunderts*, pp. 263-264.

48. *Die Humanistenkursive Marsilio Ficinos*, pp. 443-450.

49. P. CANART sur Jean Sévère de Lacédémone (pp. 117-139), L. POLITIS sur Matthieu, métropolitain de Myre (pp. 375-394), Z. G. SAMODUROVA sur Manuel Lascaris (pp. 407-412).

50. Les nos 3, 11, 20, 22, 26, 30, 31. Les auteurs non mentionnés plus bas sont: J. DUPLACY (Manuscrits grecs du Nouveau Testament émigrés de la Grande

de G. Baader⁵¹, qui intéresse le domaine latin, tranche par son ampleur et sa portée. Les notes de D. Pingree⁵² sur la carrière et les manuscrits de Georges, comte de Corinthe, gagnent à être confrontées avec celles que Ph. K. Bouboulidès vient de publier de manière indépendante⁵³; l'un et l'autre, du reste, n'a pas encore dit le dernier mot sur le sujet⁵⁴.

Restent, dans la répartition que nous avons tentée, quinze articles⁵⁵, que je dirais de nature philologico-codicologique. Le point de départ reste toujours le manuscrit, dans sa réalité individuelle et concrète. Mais, cette fois, le spécialiste d'une branche déterminée — philologie classique, patristique, histoire ou littérature médiévale — met en relief l'apport d'un manuscrit ou d'un petit groupe de manuscrits à sa branche. On pourrait intituler cette section: « Quand le philologue retourne aux sources ». Encore une fois, il s'agit de contributions fort analytiques et limitées dans leur objet. En revanche, beaucoup ne vieilliront pas, parce qu'elles auront, ne fût-ce que sur un point ou l'autre, apporté des précisions définitives.

Concluons. *Studia codicologica* offre un panorama assez complet de toutes les voies dans lesquelles s'engage la recherche codicologique. Le caractère limité et particulier de beaucoup de contributions ne compromet pas leur intérêt. Le temps n'est pas encore venu des gran-

Laure de l'Athos), Elizabeth M. JEFFREYS (Manuscrits grecs Saibante), A. F. J. KLIJN, S. LUCÀ (un manuscrit provenant de Calamizzi: le *Messan. gr.* 18), J. G. PLANTE.

51. *Die Bibliothek des Giovanni Marco da Rimini. Eine Quelle zur medizinischen Bildung im Humanismus*, pp. 43-97.

52. *The Library of George, Count of Corinth*, pp. 351-362.

53. Ph. K. BOUBOULIDIS (Μπουμπουλίδης), *Γεώργιος κόμης Κορίνθιος. Διδάσκαλος τῆς ἐλληνικῆς ἐν Χάνδακι*, dans *Κρητολογία*, t. 3 (1976), pp. 117-128. Bouboulidis est plus complet quant à la carrière de Georges Corinthios, sans exploiter encore toutes les sources (il ne fait pas allusion aux relations entre le collectionneur et le cardinal Cervini). Pingree ajoute aux manuscrits possédés par Georges ceux qui proviennent du même cercle (Marc Mamounas, Théodore Corinthios, etc.), selon des critères un peu arbitraires; les arguments qu'il avance pour étayer l'hypothèse d'un séjour de Georges en Italie dans les années 1520 ou 1530 ne sont pas convaincants.

54. Cf. plus loin (p. 298) à propos du *Scorial.* Φ. III. 9.

55. Les nos 1, 8, 9, 10, 15, 16, 19, 24, 27, 28, 29, 37, 38, 45, 46. Les auteurs sont P. J. ALEXANDER, G. DAITZ, A. DILLER (précieuses notes sur quelques manuscrits d'Aristote; je discute un point de cette contribution dans mon article sur *Démétrius Damilas*, alias *le Librarius Florentinus*, qui paraîtra dans la *Rivista di studi bizantini e neoellenici*), G. GARITTE (un bilingue grec-arabe du Xe siècle intéressant aussi du point de vue paléographique), G. GIANGRANDE, D. IRMER, S. LEANZA, I. P. MEDVEDEV, V. NUTTON, Françoise PETIT, W. O. SCHMITT (à propos du *Vat. gr.* 1388, ff. 72-92; même remarque que pour Diller), I. ŠEVČENKO, S. J. VOICU, F. WAGNER.

des synthèses. C'est l'accumulation de travaux patients et précis qui fera progresser une discipline qui commence seulement à prendre conscience de son objet, de sa méthode et de ses possibilités.

II. *La confection matérielle du codex*

L'archéologie du livre manuscrit vise à reconstituer les étapes du processus de fabrication de cet objet. Au terme de sa recherche, l'archéologue serait capable, dans chaque cas, de reproduire matériellement, dans leur succession réelle, les gestes qui, de la préparation du support à l'achèvement de la couverture, ont construit le livre. L'idéal est inaccessible, mais il faut multiplier les essais, ne serait-ce que pour poser les bonnes questions, celles que l'artisan a dû affronter et résoudre dans le concret. On pourra alors, sur la base d'enquêtes aussi larges et approfondies que possible, dégager des constantes et des habitudes, opérer des regroupements géographiques et chronologiques, bref, édifier une véritable science codicologique, qui prépare elle-même une histoire du livre et serve de science auxiliaire ou de base à d'autres disciplines, notamment d'ordre historique ou philologique.

Ces réflexions reprennent en bonne partie les considérations par lesquelles Léon Gilissen introduit sa nouvelle monographie. Le même souci du concret anime Eric G. Turner dans les recherches qu'il poursuit sur les aspects matériels du *codex* antique. Il a donc paru utile et suggestif de présenter ici la problématique et les résultats de ces deux éminents spécialistes du livre manuscrit.

A. GILISSEN ET LES PROBLÈMES DE CONSTRUCTION ET DE MISE EN PAGE DU CAHIER

L. Gilissen⁵⁶ a fait porter son enquête sur deux problèmes: la construction du cahier et la mise en page dans le livre manuscrit au moyen âge. Dans les deux cas, la démarche est assez semblable. Réflexion et observation suggèrent une hypothèse de base; une enquête, partielle mais approfondie, en fournit une vérification exemplative, conduite et décrite avec un grand luxe de précisions; des conclusions

56. L. GILISSEN, *Prolégomènes à la codicologie. Recherches sur la construction des cahiers et la mise en page des manuscrits médiévaux* (Les Publications de Scriptorium, 7), Éd. scient. Story-Scientia, Gand, 1977.

sagement mesurées montrent la pertinence des questions posées, évaluent la portée des résultats acquis, soulignent l'étendue du travail qui reste à faire.

1. *La construction du cahier*⁵⁷

Jusqu'à présent, les spécialistes du livre manuscrit ou bien n'ont pas reconstitué concrètement le processus de construction des cahiers⁵⁸, ou bien l'ont fait de manière incomplète et arbitraire: trop souvent, leurs descriptions comportent, consciemment ou non, des éléments puisés à leur propre imagination. Il en va ainsi de l'analyse présentée par C. R. Gregory dans sa communication intitulée *Les cahiers des manuscrits grecs*⁵⁹. Cet auteur part du *bifolium* déjà coupé; puisant dans une pile de *bifolia* non encore pliés, le copiste les règle sur le côté poil, reconstitue la pile, reprend les *bifolia*, les dispose alternativement côté chair puis côté poil en dessous, les plie (quatre à la fois en général) et les unit peut-être provisoirement par une ficelle. Dans cette description, deux éléments sont le fruit de l'observation: le *bifolium* comme unité de base du cahier et la « loi des vis-à-vis » (chair contre chair, poil contre poil), appelée communément loi ou règle de Gregory. Le reste est hypothétique et appelle au moins vérification. Or, à côté de l'hypothèse « de la pile », l'observation en suggère une autre, celle du pliage. Formulons-la avant de la vérifier. Au point de départ de l'opération, nous disposons de peaux entières, dont il s'agit de tirer le meilleur parti; on tiendra compte du fait que le meilleur pliage est celui exécuté dans le sens de l'échine et que le cahier normal est le quaternion, constitué de

57. Cette première partie, pp. 14-122, reprend et amplifie l'article du même auteur: *La composition des cahiers, le pliage du parchemin et l'imposition*, dans *Scriptorium*, t. 26 (1972), pp. 3-33.

58. A noter cependant le remarquable effort fait en ce sens par G. POLLARD, dans l'article cité n. 14. Gilissen le mentionne d'ailleurs avec éloge (c'est H. SILVESTRE qui, rendant compte de l'article de Gilissen dans la *Revue d'Histoire Ecclésiastique*, t. 69, 1974, pp. 569-571, a eu le mérite de rappeler l'existence de ce travail, passé trop inaperçu), mais lui reproche de n'avoir pas assez précisé une technique archéologique d'examen des manuscrits susceptible de vérifier le bien-fondé de l'hypothèse du pliage et de l'imposition. On notera cependant que Pollard relève un cas concret de décharge d'encre d'un feuillet sur l'autre qui éclaire concrètement une technique de copier différente de celle de l'imposition. Je reviendrai là-dessus plus loin.

59. Parue dans les *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, IV^e série, t. 13 (1885), pp. 261-268. Gilissen la reproduit intégralement aux pp. 15-19 de son livre.

quatre *bifolia*⁶⁰. Pour les très grands formats, on peut envisager un pliage in-folio, qui, si on veut éviter une perte notable de matière, a l'inconvénient de se faire perpendiculairement à l'échine. Le pliage idéal est l'in-quarto, parce que le pli final est dans le bon sens; le quaternion est constitué de deux peaux pliées chacune deux fois; il n'y a qu'une formule de pliage, mais deux formules d'emboîtement des deux peaux, dont chacune constitue un binion; ces formules sont baptisées A² et B² et exprimées au moyen de chiffres qui indiquent l'emplacement des feuillets actuels sur la peau dépliée. Enfin, dans le pliage in-octavo, on bâtit un quaternion à partir d'une seule peau, pliée trois fois; il y a quatre formules de pliage, désignées par les sigles A, B, C, D et résumées, elles aussi, en formules chiffrées.

Comment vérifier si le procédé du pliage a été utilisé de manière effective et (plus ou moins) systématique? Sauf rarissimes exceptions, on ne dispose plus que de cahiers désormais découpés. Mais, du procédé lui-même, on déduit un principe de vérification. Les feuillets primitivement solidaires présenteront souvent, se prolongeant de l'un à l'autre, des différences de coloration, des stries, des déchirures. On peut donc reconstituer les solidarités primitives et voir si elles coïncident avec les solidarités déduites des formules de pliage, solidarités qui s'expriment elles-même aisément en formules. Si, dans un nombre suffisant de cahiers à l'intérieur du même manuscrit, les solidarités vérifiées coïncident avec les solidarités postulées, on peut en conclure que la construction a été faite par pliage. En effet, si on suppose une construction arbitraire à partir de *bifolia* volants, le nombre des combinaisons possibles est tel qu'il est impossible de retrouver par hasard les solidarités postulées. Il est clair qu'à l'hypothèse d'une construction qui imite les résultats du pliage, il faut préférer celle du pliage réel.

A partir de ces principes, l'auteur a procédé à une série de vérifications, opérées très soigneusement et décrites en détail avec un luxe de photos absolument convaincantes. Ces vérifications, comme le souligne Gilissen, ne sont pas assez nombreuses pour énoncer des lois générales ni établir des tableaux de fréquence d'usage, chrono-

60. Dans son compte-rendu (cité à la n. 58), H. Silvestre reproche à L. Gilissen de ne pas adopter un terme unique pour le *bifolium*, mais de l'appeler diplôme ou bifeuillet ou même feuillet. Comme Silvestre, je préfère le mot *bifolium*; en tout cas, je réserverais feuillet à la moitié du *bifolium*. Les hésitations et les confusions en ce domaine montrent qu'il est urgent de réaliser le projet de lexique polyglotte de paléographie et de codicologie patronné par le Comité International de Paléographie.

logiques ou géographiques. Elles montrent cependant: 1° que le pliage selon des formules précises a été effectivement pratiqué et que certaines formules sont préférées à d'autres; 2° qu'un certain nombre de manuscrits ne présentent d'indices matériels ni pour ni contre le pliage; 3° qu'il y a des cas qui s'opposent à l'hypothèse du pliage, mais moins fréquents qu'on ne penserait.

Au terme de cette démonstration persuasive, l'auteur reprend brièvement, en y intégrant le pliage, la description des opérations préalables à l'acte de copie et évoque les problèmes matériels que pose ce dernier. Après avoir trié et retailé les peaux, le copiste ou l'artisan spécialisé procède au pliage, qui aboutit naturellement à la mise à l'équerre et à la loi de Gregory, tout en conférant au manuscrit un aspect plus esthétique, parce qu'il groupe les feuillets provenant de la même peau. Les piquûres (perçant les points-jalons) sont pratiquées sur le cahier plié et constitué en quaternion: en effet, presque toujours, elles traversent plusieurs feuillets à la fois; dans le cas de cahiers de formule A^2 , il est probable que les binions extérieurs et intérieurs sont piqués séparément. La réglure se fait-elle sur le cahier non encore coupé? Le fait, d'après l'auteur, se vérifie dans de très nombreux manuscrits⁶¹. Si la réglure est exécutée à la pointe sèche, le cahier est déplié entièrement ou partiellement; dans cette seconde éventualité, la réglure se fait en partie directement, en partie par impression d'un feuillet sur l'autre⁶²; les réglures à la mine ou à l'encre doivent évidemment être exécutées sur le cahier ou le binion entièrement déplié. On arrive ainsi au stade de la copie. Deux techniques sont possibles *a priori*. Dans la première, le copiste travaille sur des *bifolia* libres. Mais comment procède-t-il concrètement? Il peut, disposant l'ensemble du cahier sur l'écritoire, en libérer les feuillets au fur et à mesure; il peut aussi décomposer le cahier en

61. L'auteur a toujours en vue des manuscrits latins; mais, dans son important article de *Codicologica* (cité n. 25), J. Vezin a montré que les usages variaient d'une région à l'autre et d'une époque à l'autre. S'agissant des manuscrits grecs, il faudrait vérifier soigneusement les habitudes sur un échantillon bien choisi; il est sûr que, dans certains cas, la réglure était tracée sur le cahier entièrement constitué, sans le déplier.

62. J. Vezin, dans l'article cité n. 25, fournit une série d'indications concrètes à ce propos. Grâce à une enquête qui porte sur tous les manuscrits grecs de parchemin jusqu'au XII^e siècle inclusivement, J. Leroy a déjà pu définir et parfois localiser une série de manières différentes de régler les feuillets directement ou par impression, tout en précisant les notions de « système » et de « technique » de réglure: v. les articles cités n. 24.

bifolia volants et travailler sur chacun à part; chaque procédé a ses avantages et ses inconvénients: difficulté de maniement pour le premier, problème de reconstitution de l'ordre des *bifolia* pour l'autre⁶³. La seconde technique est celle de l'imposition: elle consiste à copier sur le cahier (ou la portion de cahier) déplié mais non coupé. Le procédé, certainement attesté dans plusieurs manuscrits latins de la fin du moyen âge, n'est pas aussi compliqué qu'on croit: respecter la succession exacte des pages, tout comme plier, régler, décomposer et recomposer un cahier devient, par la pratique, une opération de routine. Très justement, l'auteur met en garde le chercheur contre la tendance à transposer chez les artisans du moyen âge ses idées préconçues d'intellectuel moderne. Observation humble et patiente, expérimentation et imagination concrète, voilà ce qui permettra au codicologue de retrouver les techniques de confection du livre manuscrit. Il faut encore, à propos de tous les points qui viennent d'être énumérés, étendre les enquêtes systématiques et rester à l'affût des particularités curieuses, qui peuvent mettre sur la piste d'usages insoupçonnés.

2. *La mise en page*

Ici aussi, L. Gilissen part d'une idée de base, qui est la suivante. La mise en page réalisée au moyen de la réglure est le fruit de procédés artisanaux fixes, de recettes mises au point à des fins pratiques et esthétiques. Il doit y avoir moyen de retrouver des formules géométriques de construction (dont l'invention implique certaines connaissances mathématiques, mais l'application, non), facilement réalisables au moyen de la règle et du compas. Dans une mise en page, l'aire géométrique utilisée est quasiment toujours le rectangle. Or,

63. Le relevé des « ratés » (succession erronée de feuillets ou de pages, pages laissées blanches par erreur; malheureusement pour nous, les copistes tâchaient naturellement d'éliminer les traces de ces accidents) et l'observation minutieuse de la copie fournissent des indices qui permettent de déduire comment en fait le scribe a travaillé. Sans prétendre être complet, je signale les remarques de G. POLLARD (art. cité n. 14) et de J.-M. OLIVIER (*Décharges d'encre et étapes de la composition d'un manuscrit*, dans *La Paléographie grecque et byzantine*, cit. n. 13: v. pp. 61-81) sur les décharges d'encre de feuillet à feuillet, et celles de Monique-Cécile GARAND sur *Le scriptorium de Guibert de Nogent (Scriptorium*, t. 31, 1977, pp. 3-29): d'une observation très fine, elle conclut qu'un copiste travaillait sur un demi-cahier dont il libérait les feuillets au fur et à mesure, tandis qu'un autre copiait sur le cahier entier, plié et coupé au préalable.

le moyen âge connaît plusieurs formules de rectangles remarquables: 1° le rectangle de Pythagore (proportions de 3 sur 4), obtenu en opposant tête-bêche deux équerres de Pythagore (triangles de côtés 3/4/5); le grand côté divisé par le petit y vaut 1,33; 2° le rectangle du nombre d'or, facile à construire géométriquement; le grand côté divisé par le petit y vaut 1,618 (pour la vérification pratique, il suffit de prendre 1,6; une bonne approximation est fournie par le rapport 5/8); 3° la série des rectangles obtenus en prenant chaque fois pour grand côté la diagonale du rectangle précédent; la construction est facile en partant d'un carré parfait de côté a : les rapports du grand côté au petit seront successivement a , $a\sqrt{2}$, $a\sqrt{3}$, $a\sqrt{4}$ (double carré), etc. On peut s'attendre que, dans la construction de la mise en page (lignes de justification et de marges, espace entre les colonnes d'écriture, etc.), les copistes utilisent ces formules^{63a}. Allons plus loin: n'est-il pas possible de retrouver, non seulement des proportions remarquables, qui sont des constantes relatives, mais certaines constantes dans les dimensions absolues, c'est-à-dire les unités de mesure sur lesquelles les artisans basaient leurs constructions, comme nous utilisons normalement le système métrique? Le problème a déjà été posé pour les incunables⁶⁴ et il valait la peine de tenter un premier essai en ce sens.

Selon la méthode qui lui est chère, l'auteur a soumis ces hypothèses à une vérification, limitée encore (il l'appelle pour cela « exemplative »), mais extrêmement soignée et rigoureuse: le décalquage

63a. Cette hypothèse a également été formulée par Jan TSCHICHOLD; j'ai lu avec beaucoup d'intérêt l'article intitulé *Non-Arbitrary Proportions of Page and Type Area*, qu'il a publié dans *Calligraphy and Palaeography. Essays presented to Alfred Fairbank on his 70th birthday*, ed. by A. S. OSLEY, Londres, 1965, pp. 179-191. L'auteur y écrit: « I have measured up many medieval manuscripts... In 1953, I at last succeeded, after much effort, in reconstructing the Golden Canon of late Gothic book page layout, as it was used by the best scribes » (p. 182). Le canon est le suivant: proportions de la page: 2:3; proportions de la surface écrite identiques; hauteur de celle-ci égale à la largeur de la page; proportions entre les marges: 2:3:4:6. Il est dommage que Gilissen, qui cite en passant d'autres travaux de Tschichold, n'ait pas pris position sur la découverte de ce dernier. Mais celui-ci a-t-il cité quelque part les manuscrits sur lesquels il base sa reconstruction?

64. L. Gilissen cite l'article d'A. VINCENT, *Notes de Métrologie. Les mesures locales dans les incunables*, dans *Revue Belge de Philologie et d'Histoire*, t. 5 (1926), pp. 955-966. Ce travail peu remarqué lui a été signalé par P. Cockshaw. Encore une fois, on constate qu'il ne faut pas séparer l'étude du livre manuscrit de celle du livre imprimé.

des piqûres et des lignes de réglure, le report sur papier ou sur photo pour y exécuter toutes les constructions possibles garantissent le sérieux de l'entreprise. L. Gilissen analyse ainsi, du point de vue des proportions et de la métrologie, la mise en page de 28 manuscrits, qui s'échelonnent du VIII^e au XV^e siècle. Que peut-on conclure de cette première vérification? Du point de vue des formules géométriques de construction, le bilan est positif. Dans plus de la moitié des cas, on trouve un ou plusieurs rectangles remarquables; les résultats sont suffisamment précis et nombreux pour exclure l'effet du hasard ou d'une construction au jugé; cependant, si l'artisan suit avec un grand souci de précision une formule de construction, à l'aide soit d'instruments simples (règle, équerre, compas, bien attestés) soit d'un « patron » ou d'un « gabarit » (c'est une hypothèse seulement, mais fort tentante), cette formule même admet certaines tolérances, qu'il faudra, dans la suite de l'enquête, tâcher de définir. Quant à la métrologie, les résultats sont moins nets. Rien d'étonnant à cela: si on ne connaît pas d'avance l'unité de mesure susceptible d'être employée, il est difficile d'échapper à l'arbitraire. Toutefois, l'auteur a pu montrer que, dans des manuscrits de la fin du moyen âge originaires d'Anvers, Louvain ou Bruges, les dimensions étaient des multiples exacts de l'unité locale de mesure, le pouce; pareille coïncidence peut difficilement être imputée au hasard.

Fort des résultats obtenus, L. Gilissen peut alors reprendre et discuter la recette de mise en page du *Parisinus lat.* 11884, précieuse par son âge: le IX^e siècle⁶⁵. Bien qu'elle ne semble pas avoir été appliquée souvent⁶⁶, elle confirme l'existence de proportions géométriques à la base des constructions de pages. On peut même affirmer qu'elle aboutit à des rectangles remarquables, à condition d'admettre une certaine approximation ou distortion (qui peut aller jusqu'à 2%), dont l'œil n'est pas affecté.

Concluons avec l'auteur que la mise en page n'est pas laissée au hasard: il existe des formules de construction, basées notamment sur les rectangles remarquables. Mais, bien sûr, ces formules sont

65. En voici les éléments principaux: la page aura 5 *partes* en hauteur et 4 en largeur; les marges inférieure et externe auront une *pars* de largeur, la marge supérieure 2/3 de *pars*, la marge interne 4/9 de *pars* (2/3 de la marge supérieure).

66. Cf. cependant les remarques de J. Vezin dans son article de *Codicologica* (cité n. 25), p. 29. Mais il parle de tendance, non d'une application rigoureuse de la formule.

appliquées avec une certaine souplesse, tant théorique que pratique; il faudra donc examiner chaque cas avec le plus grand soin et accepter des résultats négatifs. Cependant, on peut tomber d'accord que les analyses de L. Gilissen, sans parler de leur intérêt pour l'histoire des techniques médiévales, ouvrent un champ de recherche fécond pour le codicologue. L'objectif de celui-ci sera bien entendu de regrouper, pour les situer concrètement dans le temps et dans l'espace, des livres mis en page de manière identique ou semblable. Pour cela, il n'est pas besoin de refaire les constructions élaborées et coûteuses de l'auteur. Comme il le suggère lui-même, il suffira d'intégrer à la description des manuscrits ou, dans le cadre d'une enquête particulière, de noter sur des fiches de réglure toutes les dimensions qui peuvent servir à calculer les proportions (quotients) remarquables entre les côtés des rectangles qui constituent la mise en page. L'auteur fournit même un tableau de ces quotients, en notant la marge de tolérance de 2%; il y joint des conseils pratiques et des remarques qui introduisent à des recherches plus approfondies.

Concluons ce résumé par un mot d'appréciation. Le philologue et l'historien du livre, moins sensibles que l'auteur à l'aspect physique, matériel de sa recherche, seront peut-être déçus par le caractère partiel et provisoire des résultats obtenus, caractère que celui-ci, par souci d'honnêteté, exagère même un peu; devant le luxe de dessins et de photographies, ils risquent de se demander: « Le jeu en vaut-il la chandelle? » Mais toute œuvre de pionnier déconcerte; toute méthodologie nouvelle fait perdre du temps avant d'en gagner. L. Gilissen est admirable par sa conscience professionnelle et son sens du concret; son imagination explicative est tempérée par la grande modestie de celui qui s'incline devant le réel, sans le forcer à entrer dans ses vues. Il a vraiment, dans deux secteurs de la codicologie, comme il l'avait fait dans celui de l'expertise des écritures médiévales, posé les bases d'un traitement rigoureux et original des problèmes. Ce n'est pas un mince mérite.

B. TURNER ET L'ÉTUDE DU CODEX ANCIEN COMME LIVRE

Le livre d'E. G. Turner⁶⁷ est plus riche et de portée plus générale que sa minceur et son titre un peu énigmatique ne feraient

67. E. G. TURNER, *The Typology of the Early Codex*, University of Pennsylvania Press, 1977. Ce travail est le produit, fortement développé depuis, des *Rosenbach*

attendre. En fait, il s'agit bien, selon l'expression de l'auteur, d'étudier le *codex* ancien comme livre⁶⁸, depuis le choix du matériau jusqu'à l'acte de copie. Certes, l'attention de Turner s'est portée d'abord sur le problème du format: il espérait en tirer des critères de datation (en reconstituant des séries datables) et un guide pour la restitution de livres entiers à partir de fragments. Mais, de fil en aiguille, l'enquête s'est élargie et, poussé par l'exigence d'expliquer concrètement comment on fabriquait un livre, l'auteur a finalement esquissé une histoire ancienne du *codex*, spécialement du *codex* de papyrus. Dans le cas du moyen âge tardif — on l'a vu à propos des recherches de L. Gilissen — l'abondance des matériaux a de quoi décourager. Pour le *codex* ancien, la difficulté est inverse. Grâce à son incomparable expérience — fruit d'une longue patience! — E. Turner a considérablement élargi la base de documentation. Il a pu ainsi renouveler en bonne partie des problèmes déjà soulevés et en aborder de nouveaux.

1. *Dimensions (format)*

Le premier problème envisagé est celui des dimensions. En distinguant *codices* de papyrus et *codices* de parchemin, il y a moyen, sur la base des dimensions absolues⁶⁹, de reconstituer des groupes cohérents et significatifs.

a. Les *codices* de papyrus

L'auteur dispose de 250 exemples environ, qu'il classe en ordre décroissant, en prenant comme base la largeur plutôt que la hauteur, parce que la première permet des regroupements plus significatifs.

Lectures in Bibliography, tenues en 1971 à l'Université de Pennsylvanie. Avant la parution du livre, l'auteur en a présenté certains éléments dans plusieurs communications; outre l'article de *Codicologica* cité n. 26, rappelons: *Towards a typology of the early codex (3rd-6th centuries A. D.): classification by outward characteristics*, dans *La paléographie hébraïque* (cit. n. 8), pp. 137-151; *Some Questions about the Typology of the Codex*, dans *Akten des XIII. Internat. Papyrologenkongresses (Münchener Beiträge zur Papyrusforschung, 66)*, Munich, 1974, pp. 427-438; *Early Papyrus Codices of Large Size*, dans *Proceedings of the XIV International Congress of Papyrologists*, Londres, 1975, pp. 309-312.

68. « ... investigate the early development of the codex as a book form » (p. 1).

69. D'emblée, l'auteur part dans une direction de recherche différente de celle de Gilissen, parce que le contact prolongé avec les manuscrits lui a fait entrevoir qu'elle a des chances de se révéler féconde. Mais un point de vue n'exclut pas l'autre.

Il dresse ainsi un tableau ⁷⁰, qui distingue 11 groupes: à l'intérieur de ceux-ci, les dimensions (largeur [= B] × hauteur [= H]) sont assez voisines, mais la majorité des groupes (du n° 3 au n° 9) comprennent un certain nombre de cas « aberrants ». Au stade de l'interprétation, la première question qui se pose est celle-ci: y a-t-il vraiment des groupes? Le pourcentage de déviation vis-à-vis des mesures « normales » n'est-il pas trop grand? D'après l'auteur, si on tient compte des facteurs naturels d'approximation (l'usure des bords, à laquelle s'ajoute le rognage; les inégalités de largeur si le *codex* est épais; l'absence de recherche d'une égalité parfaite entre tous les feuillets d'un même livre; le fait que les dimensions de la feuille de papyrus ne sont pas déterminées à la fabrication comme celles du papier) et qu'on admette une tolérance d'un ou deux centimètres vis-à-vis des mesures théoriques, les groupes peuvent être considérés comme significatifs, surtout si la consistance du groupe est renforcée par l'existence d'un rapport constant entre la hauteur et la largeur. Si, maintenant, on compare les groupes, les rapports H × B et la répartition chronologique, on arrive à des résultats intéressants: p. ex., le groupe 8 (B 14/12 cm × H 30/25 cm; H = 2 B) compte 25 papyrus, dont 22 sont datables des III^e et IV^e siècles; cette constatation amène à modifier la date proposée pour le P. Ant. III 174. Pour reprendre les termes mêmes de Turner, « grouping by absolute — not only by relative — sizes can be made, and ... within chronologically definable periods scribes favored one or other of such grouping sufficiently for these groupings themselves to offer a chronological aid to the researcher » (p. 25).

b. Les *codices* de parchemin

Comme les précédents, les 165 exemples retenus sont classés en ordre de largeur décroissante ⁷¹; ils forment les groupes I à XIV; à l'intérieur de chacun, si on excepte les très grandes dimensions, le rapport B × H est également assez fixe. Comparant les groupes de parchemin à ceux de papyrus, l'auteur énonce diverses remarques, qui convergent dans la direction suivante: le parchemin préfère les types où le rapport B:H se rapproche de 1 (le rapport favori est 6:7; la différence va rarement jusqu'à 5:7) et ainsi les groupes de parchemin

70. Table 1. *Papyrus Codices Grouped by Dimensions* (pp. 14-22).

71. Table 2. *Parchment Codices Classified by Dimensions* (pp. 26-30).

tendent à se différencier de ceux de papyrus, où les formats étroits sont davantage en faveur (comme le groupe 8, où $H = 2B$).

c. Priorité du *codex* de parchemin ou de papier?

La comparaison des deux séries de groupes amène à reprendre ce problème. L'opinion traditionnelle, qui soutient la priorité du parchemin, doit être revue: le *codex* de papyrus, par ses formats et sa technique de construction, dont il sera question bientôt, se révèle comme une création plutôt indépendante du *codex* de parchemin. En tout cas, le *codex* de grand format sur parchemin, comptant jusqu'à 50 lignes à la colonne, qui apparaît au IV^e siècle, semble bien calqué sur le *codex* de papyrus de grand format, mais avec l'intention de le dépasser en qualité.

d. Comment le système de fabrication explique le format

S'agissant du parchemin, Turner se limite à deux considérations de bon sens: 1° les dimensions de la peau imposent une limite maximale aux dimensions de la feuille; 2° les dimensions des feuillets de plus petit format sont fonction de la manière la plus économique de plier et de couper une peau. Il serait intéressant — ce que l'auteur n'a pas fait — de chercher si les groupes de formats vérifient bien la deuxième loi. Les variables en jeu sont multiples: espèce et âge de l'animal, quantité de matière que le préparateur est disposé à sacrifier, rognages successifs, etc. Mais une enquête étendue à l'antiquité tardive et au moyen âge donnerait sans doute des résultats intéressants et permettrait de mieux apprécier la validité des regroupements de l'auteur ⁷².

Quoi qu'il en soit, c'est sur le papyrus que Turner a concentré son attention, pour arriver à une conclusion assez inattendue. Les *bifolia* des *codices* de papyrus ne sont, ni obtenus à partir de très grandes feuilles, pliées et coupées, ni même fabriqués *ad hoc*, mais taillés normalement dans des rouleaux. On sait que les rouleaux étaient constitués par la juxtaposition de *kollemata* ou feuilles de papyrus, collées l'une à l'autre; les dimensions normales des *kollemata* étaient telles qu'aucun rouleau n'était dépourvu de raccords

72. A priori, s'agissant de feuilles de parchemin, l'élément le plus constant et le plus significatif devrait être le rapport entre la hauteur et la largeur: si on vise à l'économie, ce rapport tend à se rapprocher du rapport entre hauteur et largeur de la peau, qui, je suppose, est assez constant dans la même espèce animale.

(*kolleseis*) et que ceux-ci étaient relativement proches, sinon toujours équidistants. Or, la fréquence et l'emplacement des *kolleseis* dans les *codices* de papyrus s'expliquent au mieux si les *bifolia* sont taillés dans des rouleaux « standard ». Il y a certes des cas particuliers, qui semblent impliquer un mode de fabrication spécial, mais, en gros, l'hypothèse du rouleau est la plus économique. Tirons-en les conséquences du point de vue du format: la hauteur du *codex* est limitée par la hauteur du rouleau; la largeur est variable à volonté, mais il faut la limiter si on veut éviter trop de raccords apparents, ce qui explique peut-être la prédilection pour les formats étroits; on peut utiliser la hauteur du rouleau pour obtenir la largeur d'un petit format. En tenant compte de ces limitations, dit l'auteur, il est facile de reconstituer les formats de *codices* dégagés par lui et exprimés en tableau.

2. Construction du cahier

Turner aborde ici des problèmes — le nombre de *bifolia* qui constituent un cahier et la manière de les emboîter — qui rejoignent ceux évoqués par L. Gilissen. Et il est intéressant de comparer les enquêtes et les résultats, compte tenu des époques, des matières, des aires géographiques diverses. Encore une fois, s'agissant des *codices* de parchemin, l'auteur rappelle surtout des notions courantes. Comme Gilissen, il remarque que la succession poil-poil, chair-chair (loi du « like facing like », qu'on pourrait traduire « loi des semblables », s'opposant à celle de l'alternance) découle logiquement du pliage d'une peau pour former un cahier; il doute cependant que le système des cahiers à *bifolia* multiples tire de là son origine. L'enquête de Gilissen, de son côté, n'a décelé sûrement le procédé du pliage que dans des manuscrits du plein moyen âge; il y a là un problème logique et chronologique à approfondir.

A propos du *codex* de papyrus, l'auteur se pose deux questions: combien de *bifolia* utilise-t-on pour constituer un cahier? Quelle règle suit le sens des fibres: « like facing like » ou alternance? Si on le compare à celui de parchemin, le *codex* de papyrus présente une beaucoup plus grande variété, du *codex* à cahier unique (d'un nombre parfois considérable de feuillets) à celui composé de *noniones*⁷³. L'au-

73. Les termes *uniones* et *noniones*, par lesquels l'auteur désigne les cahiers d'un et de neuf *bifolia* respectivement, ne me semblent guère justifiables; à la rigueur, s'il faut forger des mots latins, je dirais *singuliones* et *noveniones*.

teur étudie la fréquence de chacun en rapport avec la chronologie; relevons quelques-unes de ses remarques. Les ternions ne sont guère employés seuls; le quaternion, s'il devient « standard » à partir d'une certaine époque, ne se rencontre pas comme composant unique avant le IV^e siècle; à la période ancienne, le quinion est le grand rival du quaternion. Quant à l'ordre de succession des faces, au début, la règle est l'alternance et, sauf exception, le cahier débute par le sens vertical (↓) des fibres. Mais à partir du IV^e siècle, le sens horizontal (→) à l'extérieur se multiplie et la loi des semblables est de plus en plus observée, jusqu'à devenir la disposition normale pour le quaternion. Le passage d'une disposition à l'autre pourrait s'expliquer par le fait qu'un *codex* composé d'*uniones* aurait automatiquement la disposition ↓ → → ↓ ↓ → → ↓ ↓ → → ↓ etc.; pour obtenir le même résultat dans les autres types de cahier, il suffit d'alterner le sens dans lequel les *bifolia* sont posés l'un sur l'autre.

3. Problèmes de copie et d'agencement du codex

Comme L. Gilissen, E. G. Turner tend à croire que le copiste travaillait sur chaque *bifolium* pris à part (c'est particulièrement vraisemblable dans le cas du *codex* à cahier unique). Mais comment maintenait-il l'ordre correct des *bifolia*? Cela reste un problème, car la pagination, telle qu'on la relève dans certains *codices*, ne semble pas avoir été inventée dans ce but, mais à des fins de référence. L'auteur rappelle alors ce qu'on sait des systèmes de pagination, de foliotation et de signature des cahiers dans le *codex* ancien; il développe là les remarques déjà esquissées dans une étude précédente⁷⁴. Il poursuit par des réflexions souvent originales et toujours marquées au coin de l'expérience sur l'étendue et la composition du recueil de textes que constitue souvent le *codex*. Il traite ainsi des *codices* composites ou simplement hétérogènes, du rapport entre le format, le module de l'écriture et le contenu, de la mise en page, où il relève

74. E. G. TURNER, *Greek Manuscripts of the Ancient World*, Oxford, 1971. Cet ouvrage, joint à la *Typology*, est actuellement — et de loin — la meilleure synthèse qui existe sur le livre grec ancien, tant du point de vue paléographique que codicologique. A signaler aussi, du même auteur, une étude toute récente: *The Terms Recto and Verso. The Anatomy of the Papyrus Roll (Actes du XV^e Congrès Intern. de Papyrologie. I^{re} Partie. Rapport inaugural = Papyrologica Bruxellensia, 16)*, Bruxelles, 1978.

la préférence pour la colonne unique et note qu'il n'est pas prouvé que le livre chétien ait popularisé cette disposition.

4. *Conclusion: format et datation des plus anciens codices*

En conclusion, l'auteur dresse un inventaire des *codices* antérieurs au IV^e siècle⁷⁵, où, en passant, il rectifie un certain nombre de datations. La comparaison entre cette liste et les groupes dégagés plus haut suggère certains rapports entre le format et la datation. Il n'est pas question de les ériger en lois rigoureuses, mais ils peuvent, à l'occasion, confirmer ou infirmer des datations basées sur d'autres arguments. Ainsi, les groupes 5, 8 et 9 sont plutôt tardifs (le gros des témoins apparaît au III^e siècle, voire même seulement au IV^e), tandis que les aberrants I du groupe 8 (grands *codices* étroits: B 13.7/10.5; H = 2/3 B) semblent anciens. Turner note encore, à propos des manuscrits de 50 lignes ou plus à la page, qu'ils sont surtout anciens, que presque tous contiennent des textes de littérature grecque profane, que peu d'entre eux sont sur parchemin et aucun de ceux-ci antérieur au IV^e siècle, ce qui confirme la datation basse de l'Iliade ambrosienne. Il rejette deux faux critères d'ancienneté: le format ou la surface écrite carrés (à l'opposé des manuscrits latins) et le *codex* à cahier unique comme mode de construction primitif, dont les autres dériveraient. Bien entendu, tous les cas n'entrent pas dans les groupes et les schémas d'évolution définis, mais même les exceptions sont instructives, comme le montre la discussion que Turner consacre à plusieurs d'entre elles, et dans le détail de laquelle nous ne pouvons entrer ici.

Le résumé qui vient d'être fait ne rend pas justice à la masse étonnante de renseignements précis condensée par l'auteur dans ses tableaux⁷⁶ ni aux remarques occasionnelles par lesquelles il rectifie, avec une tranquille autorité, quantité de données inexactes et d'opinions hâtives ou mal fondées. Personne, certainement, ne mettra en doute la valeur de cet acquis. Mais que penser de l'aspect le plus neuf et le plus audacieux du livre de Turner: le regroupement des *codices* selon le format et les conclusions qu'il en tire au point de vue de leur datation? L'entreprise était périlleuse, car, comme le note

75. Table 13. *Inventory of Papyrus and Parchment Codices Dated Before c. IV* (pp. 89-94).

76. V. p. ex. la Table 16. *Consolidated List of Codices Consulted*, qui occupe les pp. 101-185.

l'auteur au début de son travail, il ne fallait pas tomber dans un cercle vicieux: dater les manuscrits sur la base de l'écriture; établir une chronologie des formats d'après ces datations; puis, corriger les datations en fonction des formats. Ce cercle vicieux, dit Turner, on l'évite en reconstituant des séries cohérentes sur la base du plus grand nombre d'indices possible et en essayant d'ancrer ces séries dans le temps au moyen de quelques repères sûrs; les cas anormaux ou douteux ressortent alors d'eux-mêmes. Il est bon que la tentative ait été faite par un spécialiste d'expérience éprouvée, que son esprit pragmatique rend méfiant vis-à-vis des constructions trop brillantes et des hypothèses hasardeuses. A-t-il réussi? Certains regroupements paraissent un peu à la limite du significatif et de l'aléatoire; les lois de développement, très prudemment esquissées, pourraient comporter pas mal d'exceptions. Mais, quel que soit le poids qu'on accordera à l'argument du format dans les problèmes de datation, il valait la peine d'entreprendre une recherche qui ouvre des horizons et soulève des questions nouvelles. Les anciennes paléographie et codicologie, conçues comme sciences auxiliaires, péchaient par excès de pragmatisme pointilliste. Il est heureux qu'à leurs risques et périls, les spécialistes d'aujourd'hui se préoccupent davantage du comment et du pourquoi des phénomènes constatés.

II. *Codicologie et philologie*

Sous ce titre trop ambitieux, je présenterai un instrument de travail — l'*Aristoteles Graecus* — et des études de codicologie appliquée — celles que M. Sicherl a consacrées et consacre aux *Druckvorlagen* des premières éditions aldines. Ces travaux montrent les bénéfiques réciproques qu'on peut attendre d'une collaboration organique entre philologie et codicologie.

1. *L'Aristoteles Graecus*⁷⁷

Quand, en 1958, P. Moraux, d'accord avec d'autres chercheurs, conçut l'idée d'un catalogue général des manuscrits grecs d'Aristote,

77. *Aristoteles Graecus. Die griechischen Manuskripte des Aristoteles, untersucht und beschrieben von P. MORAUX, D. HARLFINGER, D. REINSCH, J. WIESNER, t. I. Alexandrien - London (Peripatoi, 8), Walter de Gruyter, Berlin et New-York, 1976.*

les spécialistes de cet auteur se trouvaient dans une situation paradoxale. Ils disposaient de beaucoup d'études et même de bonnes éditions critiques, mais manquaient d'une histoire de la tradition manuscrite digne de ce nom. Pour la réaliser, la première étape consistait évidemment à recenser enfin de manière exhaustive les témoins du texte. L'inventaire sommaire d'A. Wartelle⁷⁸, malgré les services qu'il a rendus, mit encore plus en relief le besoin d'un catalogue répondant à des critères très exigeants, tant au point de vue de la description codicologique que de celle du contenu. C'est ainsi que naquit et se développa le projet de l'*Aristoteles Graecus*, conçu, animé et réalisé par P. Moraux et son équipe de l'*Aristoteles-Archiv* de Berlin. Ce groupe de travail suscita et mena à bien nombre de recherches intéressantes, qui ont déjà abouti à des publications⁷⁹. Mais le plus beau fleuron de leur couronne est sans conteste le catalogue des manuscrits grecs d'Aristote, dont le premier des trois volumes vient de sortir, alors que les autres sont en bonne voie.

L'*Aristoteles Graecus* se veut un instrument de travail détaillé et approfondi, où rien n'est négligé qui puisse servir à l'histoire du texte, à l'édition critique, à l'histoire des études aristotéliciennes. Mais, ce faisant, l'entreprise apporte une contribution notable à la codicologie comme telle, tant dans son acception stricte (archéologie du livre) que dans son aboutissement: histoire du livre, histoire de la culture fondée sur le livre. Je ne présenterai pas systématiquement les principes de description: ce serait long, peu suggestif pour celui qui n'a pas pris le volume en mains, inutile pour son utilisateur, qui, grâce aux explications de la préface et à la clarté de la disposition typographique, s'y retrouve aisément. Je voudrais plutôt souligner l'apport de l'*Aristoteles Graecus* à la méthodologie des catalogues spécialisés et des catalogues tout court. J'estime en effet que, de ce point de vue, l'*Aristoteles Graecus* constitue un véritable événement, qu'il faut saluer avec joie et admiration.

78. A. WARTELLE, *Inventaire des manuscrits grecs d'Aristote et de ses commentateurs. Contribution à l'histoire du texte d'Aristote* (Collection d'Études anciennes publiée sous le patronage de l'Association Guillaume Budé), Paris, 1963. En attendant l'achèvement de l'*Aristoteles Graecus*, il sera utile de consulter les additions et corrections de D. HARLFINGER et J. WIESNER, publiés dans *Scriptorium*, t. 18 (1964), pp. 238-257.

79. Voir les dissertations et les articles de D. HARLFINGER, D. REINSCH, J. WIESNER et U. VICTOR signalées dans la Bibliographie du t. I de l'A. G., pp. XXV et XXXI.

En tant qu'inventaire spécialisé, l'*Aristoteles Graecus* s'adapte intelligemment aux caractéristiques de la tradition manuscrite d'Aristote et de la recherche qui la concerne. On sait que la majorité des manuscrits du Stagirite datent de l'époque de la Renaissance occidentale; ils reflètent une activité soutenue de collation et de contamination; pour débrouiller leurs relations, il faut faire appel à toutes les ressources de la codicologie et de la philologie. D'autre part, la recherche sur la tradition manuscrite d'un traité ou d'un groupe de traités est parfois fort avancée, mais, jusqu'il y a peu de temps, les études en ce domaine n'ont pas assez tiré profit les unes des autres. Sur ces deux points, l'A. G. rend de grands services. Tout d'abord, une analyse codicologique très poussée permet souvent d'identifier le lieu d'origine de la copie et son destin ultérieur; on y arrive notamment grâce à l'identification des copistes, à l'analyse précise des filigranes, au relevé soigneux des notes de possession, de lecture et de collation, mises en rapport avec l'histoire des études aristotéliennes, les vicissitudes des collections de manuscrits, le milieu culturel en général. Et ceci est à souligner dans le cadre de *Scrittura e Civiltà*: le catalogue achevé, on disposera des matériaux pour une histoire du livre « aristotélien » comme objet et instrument de culture. Ensuite, l'A. G. fournit, sur la base des travaux publiés et de recherches inédites, un état de la question sur la place du manuscrit dans la tradition aristotélienne; les rapprochements qui s'ensuivent sont souvent suggestifs, soit qu'ils apportent une confirmation aux thèses proposées, soit qu'ils mettent en relief des lacunes et des contradictions.

Dans le domaine de la catalographie proprement dite, l'A. G. apporte aussi sa contribution. Il profite bien entendu des progrès récents de la paléographie et de la codicologie, mais il est aussi à l'origine d'améliorations. Les enquêtes préparatoires à la rédaction de l'A. G. ont suscité parallèlement des initiatives importantes sur le plan de la codicologie. Le travail d'identification des copistes de la Renaissance a constitué une des bases de départ de l'entreprise du nouveau Vogel - Gardthausen, dont Dieter Harlfinger est une des chevilles ouvrières⁸⁰. L'analyse des filigranes a fait sentir au même

80. Voir dans *La paléographie grecque et byzantine* (cit. n. 13), pp. 539-540, le rapport de MM. Hunger, Gamillscheg et Harlfinger sur le nouveau répertoire de copistes grecs du moyen âge et de la Renaissance, destiné à remplacer celui de Marie Vogel et V. Gardthausen, *Die griechischen Schreiber des Mittelalters und der Renaissance*, Leipzig, 1909. L'entreprise est dirigée par D. Harlfinger (Berlin) et E. Ga-

Harlfinger la nécessité de répertoires plus complets et plus précis: il est, avec Johanna Harlfinger, l'auteur du premier répertoire de filigranes puisés directement dans les manuscrit datés et reproduisant les signes jumeaux, élément capital pour décider si deux séries de feuilles de papier sont, oui ou non, sorties de la même paire de formes⁸¹. L'A. G. lui-même a retenu, dans la description des manuscrits, des solutions heureuses. Sa manière de présenter la composition des cahiers, qui s'inspire de celle de H. Hunger dans les catalogues de la Bibliothèque Nationale de Vienne, semble appelée à se généraliser; je suggérerais un perfectionnement, toujours dans le cadre d'une description aussi exhaustive que possible: signaler et décrire toute composition interne anormale, même si le nombre des feuillets est normal; il s'agirait, p. ex., d'un quaternion dont le deuxième et le septième feuillet ne formeraient pas un *bifolium* originaire, mais seraient réunis artificiellement (par collage ou par couture), ou dont le deuxième et le cinquième feuillets, isolés, seraient maintenus dans le cahier grâce à un talon; semblables cas ne sont pas si rares; ils mettent sur la piste d'accidents de copie ou de remaniements ultérieurs⁸². L'A. G. prend soin d'indiquer explicitement, par la formule FHHF (F = *Fleisch*; H = *Haar*) la succession des côtés chair et poil dans les cahiers de parchemin; on pourrait envisager, dans la même ligne, de signaler la vérification des formules de pliage définies par L. Gilissen. Pour rendre plus lisible et plus suggestive la description du contenu, l'A. G. rejette à la fin de celle-ci et imprime en corps plus petit les indications qui concernent les corrections, annotations et gloses sur le texte; cette pratique est plus facile si le manuscrit a un contenu assez homogène, mais il vaudrait la peine d'en tenter l'application à des catalogues comme ceux de la Bibliothèque Vaticane. Enfin, la

millscheg (Vienne). Ceux-ci publient, dans le *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik* de 1978, un spécimen de leur travail.

81. Dieter et Johanna HARLFINGER, *Wasserzeichen aus griechischen Handschriften*, t. I, Verlag Nikolaus Mielke, Berlin, 1974. Ce volume reproduit quelque 300 paires de filigranes tirées de manuscrits grecs datés, de la fin du XIII^e siècle à la fin du XVI^e siècle. Un deuxième fascicule est sous presse.

82. Cf., dans *Les techniques de laboratoire* (cit. n. 13), l'intervention d'A. GRUIJS, *Le protocole de restauration et la description des cahiers et bifolia*, pp. 253-255. Mais la notation décimale de Th. Gerardy, présentée par A. Gruijs, n'offre d'avantages, je crois, que pour un type de description destiné à être traité directement à la machine. Dans un catalogue de type discursif, il vaut mieux conserver une description concise, voire télégraphique, mais en langage normal.

rubrique « Bibliographie » est subdivisée en quatre paragraphes, qui regardent les catalogues, les travaux qui traitent du manuscrit du point de vue de la codicologie, ceux qui étudient son texte, et les reproductions photographiques. Le troisième paragraphe, assez développé, soulage d'autant la description du contenu et fournit des matériaux pour une histoire comparée des traditions manuscrites. Appliquer cette solution aux catalogues généraux soulèverait sans doute certains problèmes, mais il vaut la peine d'étudier la question.

L'*Aristoteles Graecus* n'est pas seulement un exemple stimulant pour les catalogueurs, c'est aussi une mine de renseignements. C'est vrai évidemment pour le domaine aristotélicien, sur lequel je ne m'arrêterai pas, laissant aux spécialistes le soin de traiter cet aspect capital. Mais, en attendant les *indices* détaillés, renvoyés à la fin du troisième volume, on peut déjà glaner des indications intéressantes sur des œuvres peu connues ou peu attestées; je relève, p. ex., un nouveau témoin du premier discours contre Pléthon de Matthieu Camariotès⁸³ et une œuvre inconnue d'un certain Michel Glykys⁸⁴: l'auteur est-il Michel Glykas, ou faut-il le rapprocher du patriarche Jean Glykys? S'agissant des textes non aristotéliciens, les auteurs du catalogue n'ont pas poussé l'analyse et l'identification de certaines pièces courtes ni la recherche des éditions et des parallèles comme on le fait dans un catalogue général. Il est difficile de le leur reprocher, puisqu'en acceptant de relever et de décrire tout le contenu d'un manuscrit partiellement aristotélicien, ils nous offrent déjà un supplément gratuit très substantiel⁸⁵. Mais le lecteur averti saura qu'il y a lieu, pour les textes non aristotéliciens, de poursuivre lui-même la recherche. Pour ne prendre qu'un exemple, le petit exposé sur les *staseis* du cod. *Hierosol. S. Sep.* 106, f. 193, attribué avec un point d'interrogation à Psellos, se trouve déjà dans l'*Ambros. M 66 sup.* (*gr.* 523), du X^e siècle; généralement anonyme, il est mis

83. *Bucurest.* 452, pp. 667-685 (v. p. 93). On ne connaît qu'un autre témoin: le *Vossian. gr.* Q 36 + *Paris. suppl. gr.* 1248 (v. Ch. ASTRUC dans *Scriptorium*, t. 9, 1955, pp. 246-259).

84. *Bucurest.* 452, pp. 733-762 (v. p. 94): Μιχαήλ τοῦ Γλυκῦ Ἐκλογή ἐκ τῶν ἁγίων πατέρων ὅπως δεῖ τὸν ἔλαιον (ἔλεον cod.) γίνεσθαι καὶ περὶ ἱερῶν τελετῶν, inc. Εἰ δὲ παντὶ τῷ αἰτοῦντι σε.

85. Mais, puisqu'ils ont eu l'excellente idée de noter les *incipit* et les *desinit* des œuvres peu courantes, qu'ils ne se contentent pas, comme *desinit*, d'une fin de doxologie, qui n'est guère significative (c'est le cas pour le texte de Glykys cité à la n. précédente).

par le seul *Palat. gr.* 149 (f. 318) sous le nom de Trophonius, mais sans fondement, semble-t-il⁸⁶; il a été édité par Walz⁸⁷.

Toujours en attendant les *indices*, dont on espère qu'ils regrouperont systématiquement tous les renseignements d'ordre paléographique et codicologique, il y a nombre de faits concrets à relever en ce domaine. Citons-en quelques-uns. Dans le *Laurent.* 86,1 (s. XV, deuxième moitié; copiste inconnu qui a travaillé pour les Médicis), la loi de Gregory n'est pas respectée dans les premiers cahiers. Le *Dunelmensis* (Durham, Cathedral Library) C. 1. 15 (copie d'Emmanuel de Constantinople, deuxième moitié du XV^e siècle) et le *Laur. Acq.* 4 (ca 1440) ont des cahiers de papier avec *bifolium* externe de parchemin. Le *Laur.* 85,27 a été copié sur les cahiers démembrés du *Mutin. α.* M. 5. 25 (III. E. 8). Dans le *Berol. Hamilt.* 152 (ff. 56 et 56v), on trouve, de la main d'un copiste du XV^e-XVI^e siècle, un répertoire des abréviations et des formes de la minuscule grecque; ce n'est pas le seul⁸⁸, et il y aura lieu de les exploiter dans une étude de l'écriture à l'époque de la Renaissance. S'agissant des copistes, des annotateurs et des possesseurs, la masse de renseignements nouveaux est imposante. Pour ne citer que deux exemples, le *Scorial.* Φ. III. 9 (deuxième moitié du XIII^e siècle), qui a appartenu à Marc Mamounas, puis à Georges Corinthios, est à ajouter à la liste des manuscrits relevés par Ph. K. Bouboulidès et D. Pingree⁸⁹: D. Harlfinger a réussi à interpréter une note de possession mal comprise jusqu'ici; le copiste André Donus (Dônos) était jusqu'à présent une figure plutôt énigmatique: on trouvera à la p. 21 de l'*A. G.* de nouvelles données biographiques.

Je terminerai par quelques observations complémentaires, qui sont peu de chose en regard de la quantité et de la qualité des renseignements offerts par l'*A. G.*

Le catalogue signale et décrit au besoin les types de papier ancien (sans filigrane) rencontrés; maintenant que, grâce aux recherches de J. Irigoin, on apprend à distinguer de mieux en mieux les papiers orientaux, espagnols (arabes et catalans) et italiens⁹⁰, on peut

86. Voir H. RABE, *Prolegomenon sylloge (Rhetores Graeci, 14)*, Leipzig, 1931, p. XXIV, n. 1.

87. Chr. WALZ, *Rhetores Graeci*, t. V, Stuttgart etc., 1833, p. 231.

88. Cf. p. ex.: *Ottob. gr.* 173, f. 117 (Zacharie Calliergès); *Vat. gr.* 95, f. 123r-v (Jean Rhosos); *Vat. gr.* 2181, ff. 1c-4 (Pierre Hypsilas).

89. V. ci-dessus, p. 278 et n. 53.

90. V. le travail cité n. 29.

espérer, dans les volumes suivants, plus de précision encore; concernant un groupe de manuscrits de la Laurentienne, j'apporterai quelques compléments dans une note qui est en préparation. A propos du *Bucurest. Acad. gr.* 452 (602 Litzica), l'A. G. ne tire pas, je crois, tout le parti possible des deux distiques de la p. 538. L'auteur du premier, qui est probablement aussi celui du second, n'est autre que Thomas-Théophane Eleabourcos ou Eleaboulcos, professeur à Chio, puis grand rhéteur de l'Eglise de Constantinople. C'est lui, sans doute, qui, à Chio, a reçu du κῆρ Ἀντώνιος le manuscrit des œuvres de Scholarios dont le manuscrit de Bucarest est dans sa partie principale une copie. Si on pense que la carrière constantinopolitaine d'Eleaboulcos se situe autour des années 1550 et que la copie de Bucarest est datable de la première moitié du XVI^e siècle, l'hypothèse vient tout naturellement à l'esprit que celle-ci sort de la plume même de Thomas-Théophane. Je compte revenir ailleurs sur la question⁹¹. A la Laurentienne de Florence, D. Harlfinger signale nombre de manuscrits restaurés par Camille Zanetti; sans les avoir tous vus, je croirais qu'il s'agit plutôt du scribe ἐπί, *alias* François Zanetti⁹²; mais il faut que j'approfondisse encore le problème. Dans sa notice d'introduction à la Bibliothèque Nationale de Florence⁹³ (ces notices, disons-le en passant, sont fort précieuses pour le chercheur), le même Harlfinger signale que les *Magliabechiani* II. III. 36, II. III. 38, II. III. 39 (?) et II. III. 40, qui ne sont pas des manuscrits aristotéliens, sont des copies de Camille Zanetti ou de son cercle; en

91. La notice la plus récente et la plus complète sur Eleaboulcos est celle de T. Ath. GRITSOPOULOS, *Πατριαρχική Μεγάλη τοῦ Γένους Σχολή*, t. I (Βιβλιοθήκη τῆς ἐν Ἀθήναις Φιλεκπαιδευτικῆς Ἑταιρείας, 37), Athènes, 1966, pp. 91-94, mais elle ne tient pas compte de toutes les sources et ne les critique pas suffisamment. Le séjour d'Eleaboulcos à Chio comme professeur est attesté par les *themata* du *Vat. gr.* 1733, f. 172 (le passage a été publié par Maria ΜΑΝΤΟΥΒΑΛΟΥ, Ἡ ἑλληνικὴ «θεματογραφία» στὴ Δύση καὶ οἱ κώδικες *Vat. gr.* 1733, 1826, 1890 [Κείμενα καὶ Μελέται Νεοελλ. Φιλολογίας, 88], Athènes, 1973, p. 14) et par la lettre d'Hermodore Lèstarchos à Eleaboulcos éditée par F. M. PONTANI dans *Byzantion*, t. 33 (1963), pp. 429-447 (il faudra exploiter les renseignements précis de cette missive, en faisant la part de la polémique).

92. Sur ce copiste, v. mon étude: *Les manuscrits copiés par Emmanuel Provataris (1546-1570). Essai d'étude codicologique*, dans *Mélanges Eugène Tisserant*, t. VI (*Studi e Testi*, 236), Cité du Vatican, 1964, pp. 202-203. C'est après la publication de ce travail que j'ai identifié le scribe C (v. pp. 203-204) comme Camille Zanetti et le scribe ἐπί comme François Zanetti, probablement parent du précédent. Je reviendrai sur la question.

93. V. p. 346.

fait, comme l'a signalé O. L. Smith⁹⁴ et comme j'ai pu le vérifier sur place, les codd. II. III. 37, II. III. 38, II. III. 39 et II. III. 40 sont l'œuvre, en tout ou en partie, d'Emmanuel Provataris; dans les mêmes manuscrits, trois autres mains sont celles de copistes collaborateurs ou contemporains de Provataris; un d'eux (cod. II. III. 39, ff. 1-39v) est le scribe ξ⁹⁵; je ne connais pas les autres. Enfin, le Ἰωακείμ ὁ Ἀγαθοπόλεως, qui a signé une partie du *Laur.* 10,21, datable du milieu du XV^e siècle, est certainement l'évêque de ce nom, qui a occupé le siège d'Agathoupolis (en Thrace) de 1433 à 1448 environ⁹⁶.

2. *Les travaux de M. Sicherl sur les manuscrits qui ont servi à l'impression des premières éditions aldines*

Du 16 mai au 29 juin 1978, la Bibliothèque Ducale (*Herzog August Bibliothek*) de Wolfenbüttel, qui hébergeait la 15^e session de la *Mommsen-Gesellschaft*, a exposé un choix remarquable de manuscrits grecs de son propre fonds et d'anciennes éditions aldines, empruntées à différentes bibliothèques allemandes. La Bibliothèque, qui s'affirme de plus en plus comme un foyer vivant de recherches et de réunions érudites, a prié deux spécialistes de renom, Dieter Harlfinger pour les manuscrits et Martin Sicherl pour les aldines, de choisir et de commenter les pièces exposées. Il en est résulté un catalogue⁹⁷ qui joint au luxe sobre de la présentation une richesse étonnante de contenu. A regret, je ne m'étendrai pas ici sur la contribution de D. Harlfinger, malgré tout ce qu'elle apporte sur le plan de la codicologie⁹⁸, de l'histoire de la minuscule⁹⁹, de l'identité et de

94. Dans *Scriptorium*, t. 28 (1974), p. 335, n. 32.

95. Sur lequel v. mon étude sur Provataris (citée n. 92), pp. 199-201.

96. Voir T. A. GRITSOPOULOS, art. Ἀγαθοπούλις, dans *Θρησκευτική καὶ Ἡθική Ἐγκυκλοπαιδεία*, t. I, Athènes, 1962, coll. 104-105.

97. *Griechische Handschriften und Aldinen. Eine Ausstellung anlässlich der XV. Tagung der Mommsen-Gesellschaft in der Herzog August Bibliothek Wolfenbüttel.* Die Handschriften ausgewählt und beschrieben von Dieter HARLFINGER in Zusammenarbeit mit Johanna HARLFINGER und Joseph A. M. SONDERKAMP. Die Aldinen ausgewählt und erläutert von Martin SICHERL (*Ausstellungskataloge der Herzog August Bibliothek*, 24), Wolfenbüttel, 1978.

98. L'auteur renvoie à la nouvelle nomenclature des types de réglure par J. Leroy (v. ci-dessus, n. 24) et retrace soigneusement l'histoire des manuscrits. Il reproduit une paire de filigranes (n° 14, pp. 47-48) et une reliure byzantine du dernier tiers du XV^e siècle (fig. 24; *cod. Guelf. 77 Gud. gr.*); celle-ci, si je ne m'abuse, sort de

l'activité des copistes de la Renaissance¹⁰⁰, de l'histoire de l'humanisme en Italie¹⁰¹ et surtout en Allemagne¹⁰². Mais l'introduction et les notices de M. Sicherl m'offrent l'occasion de présenter, comme exemple de l'exploitation de toutes les ressources codicologiques à des fins philologiques et historiques, les recherches que l'auteur consacre depuis plusieurs années aux *Druckvorlagen*¹⁰³ des premières éditions aldines¹⁰⁴. Il n'est pas besoin de souligner l'importance de ces dernières pour l'histoire du texte des auteurs classiques et pour celle de l'humanisme. Mais, pour apprécier à sa juste valeur l'œuvre d'Alde Manuce, de ses conseillers et de ses collaborateurs, il est nécessaire de connaître les sources manuscrites sur lesquelles ils ont travaillé. Dès le siècle dernier, les auteurs d'éditions critiques, conscients du problème, ont tâché de déterminer la place des aldines dans la tradition manuscrite des auteurs grecs. Mais leurs vérifications, basées

l'atelier crétois lié à Michel Apostolès (sur lequel v. J. IRIGOIN, *Un groupe de reliures crétoises (XV^e siècle)*, dans *Πεπραγμένα τοῦ Α' Διεθνoῦς Κρητολογικοῦ Συνεδρίου*, II [= *Κρητικά Χρονικά*, t. 15-16, 1961-62, fasc. II], pp. 102-112): dans le cadre intérieur, je reconnais le fer n° 6 de la planche d'Irigoïn et dans le frottis de la p. 72 du catalogue, le fer n° 15 de la même planche.

99. Le cod. *Guelf. 75a Helmst.* (n° 1 du catalogue; Jean Chrysostome; en majuscule biblique du VI^e-VII^e siècle) présente, aux ff. 18-19v, des *marginalia* dans une cursive soignée qui fait plus qu'annoncer la minuscule livresque du IX^e siècle: v. les fig. 1 et 2. Les planches suivantes offrent un choix intéressant de plusieurs styles d'écriture constantinopolitains et provinciaux (notamment italo-grecs) du X^e au XIV^e siècle.

100. Indications nouvelles sur Isidore de Kiev, Etienne de Medeia, Gyrard de Patras, Jean Eugénikos, Constantin Lascaris, Emmanuel Rhousotas, Michel Souliardos, Jean de Korônè, Zacharie Callièrgès, Nicolas Sophianos, Camille Zanetti, Matthieu métropolitain de Myre. Une remarque seulement: l'auteur attribue le cod. *Guelf. 34 Gud. gr.* (n° 32; fig. 33) à Jean Honorius de Maglie (« sehr wahrscheinlich »); selon moi, l'écriture n'est pas celle d'Honorius, malgré la mise en page « typographique » et la ressemblance du style général et de beaucoup de formes: le copiste du *Guelf.* est nettement moins habile; je connais d'ailleurs au moins deux autres copistes qui, vers la même époque, imitent le style du correcteur de la Vaticane; j'espère revenir ailleurs sur le problème.

101. Nombreux renseignements sur des annotateurs et possesseurs italiens et grecs émigrés en Italie. Autographes des humanistes Matteo Macigni et Franciscus Cicereius.

102. Les n°s 35-45 sont consacrés à des *Proben des griechischen Humanismus in Deutschland*, du XV^e au XVIII^e siècle.

103. Il est difficile de trouver un équivalent pour ce mot commode et précis. Faute de mieux, j'utiliserai dans la suite le terme « copie d'impression ».

104. Je suis pour cela le résumé que M. Sicherl lui-même donne de ses travaux, déjà parus ou à paraître.

sur une connaissance imparfaite des manuscrits et, presque toujours, sur la simple comparaison des leçons, ont abouti trop souvent à des résultats incertains ou à des affirmations franchement erronées. En recourant systématiquement aux techniques de la codicologie, M. Slicherl a, dans beaucoup de cas, fait sortir la recherche de l'ornière et abouti à des résultats décisifs. Tout d'abord, une quête patiente, vivifiée par sa grande connaissance de l'histoire des fonds et épaulée occasionnellement par d'autres érudits, lui a permis de retrouver plusieurs des copies qui ont servi dans l'atelier même à l'impression du texte; on les reconnaît quasiment toujours aux marques de doigts tachés d'encre et aux signes (traits et chiffres) qui indiquent dans le texte du manuscrit la mise en page de l'imprimé: ce procédé facilitait la correction sur épreuves et la collation éventuelle avec d'autres manuscrits, collation opérée souvent en cours d'impression. Comme le responsable scientifique de l'édition collationnait et corrigeait conjecturalement, en partie sur la copie d'impression, en partie sur les épreuves elles-mêmes, il est évident que, faute de connaître le modèle concret, il est difficile, sinon impossible, de faire la part entre la ou les sources manuscrites et les interventions de l'éditeur, sans parler des fautes propres à la composition. La copie d'impression, en général, souffrait fort du traitement subi dans l'atelier de composition. On n'utilisait donc pas de manuscrits anciens (difficilement déchiffrables par les ouvriers) ou précieux (ne fût-ce qu'aux yeux de leurs propriétaires), mais des transcriptions effectuées *ad hoc*. Il faut donc, dans une deuxième étape, retrouver leurs propres modèles. Ici encore la codicologie intervient: en identifiant les copistes et les correcteurs, en déterminant, grâce aux filigranes, l'origine et la date du papier employé, en reconstituant le milieu érudit dans lequel circulaient les manuscrits, on parvient plus d'une fois, avec l'aide bien entendu des collations, à dresser un tableau généalogique précis et concret des manuscrits, où même les exemplaires manquants trouvent leur place. Dans ce travail délicat, M. Slicherl est passé maître, car il joint à un sens philologique exigeant une grande expérience du manuscrit comme objet et une connaissance étonnante des milieux humanistes. Réciproquement, d'ailleurs, ses patientes analyses codicologiques et philologiques aboutissent à enrichir singulièrement l'histoire de la culture, à laquelle elles fournissent des matériaux concrets. Mais il est temps d'illustrer ces remarques en rappelant quelques-uns des résultats obtenus par l'auteur.

Les copies d'impression de la Renaissance n'ont pas toutes survécu au dépeçage et au maniement répété. Mais, chez plusieurs éditeurs, on ne les jetait pas systématiquement après usage. Des érudits responsables des éditions aldines en ont conservé pour eux ou pour d'autres; il arrivait aussi qu'on les mît en vente: on connaît un cas chez un autre éditeur¹⁰⁵. C'est ainsi qu'un nombre non négligeable de copies d'impression sont parvenues jusqu'à nous, et on en découvrira sans doute encore. Pour les anciennes aldines, on connaît deux filières importantes. La première part du gendre d'Alde, Gian Francesco d'Asola. Celui-ci avait conservé une série de copies, qui firent partie du lot de manuscrits offert par Asola au roi François I^{er}, par l'entremise de Guillaume Pellicier, ambassadeur à Venise¹⁰⁶; ces volumes se trouvent aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale de Paris; parmi eux, Sicherl a reconnu plusieurs modèles des aldines; il y en a d'autres, sur lesquels J. Irigoïn prépare une étude¹⁰⁷. L'autre filière est plus compliquée. Le dominicain allemand Johannes Cuno, qui séjourna chez Alde de 1504 à 1506 pour s'y perfectionner en grec, emporta à Bâle plusieurs copies d'impression, dont certaines étaient déjà fragmentaires. Il les légua à son disciple Beatus Rhenanus, qui les donna lui-même à la bibliothèque de Sélestat (Schlettstadt), sa cité natale. Cette « Bibliothèque humaniste », qui existe toujours, a conservé quelque chose de l'héritage d'Alde¹⁰⁸, mais beaucoup a été

105. Voir Enrica FOLLIERI, *Il libro greco per i Greci nelle imprese editoriali romane e veneziane della prima metà del cinquecento*, dans *Venezia centro di mediazione tra Oriente e Occidente (secoli XV-XVI). Aspetti e problemi (Atti del II Convegno Internazionale di Storia della Civiltà Veneziana)*, t. II, Florence, 1977, p. 506, à propos de l'édition de s. Basile le Grand de 1535, procurée par Stefano Nicolini da Sabbio. La copie d'impression fut réalisée par un *familiaris* du cardinal Reginald Pole, Bernardino Sandro de Crémone, à partir de quatre manuscrits. Le même Sandro offrit la copie en vente à Thomas Starkey, aumônier du roi Henri VIII d'Angleterre. Fut-elle acquise par Starkey? On en a perdu la trace.

106. Cf. J. IRIGOÏN, *Les ambassadeurs à Venise et le commerce des manuscrits grecs dans les années 1540-1550*, dans *Venezia centro di mediazione* (cit. n. 105), t. II, pp. 401-402.

107. Il l'avait annoncée dans son *Histoire du texte de Pindare*, Paris, 1952, p. 416, n. 1. Il y revient dans son rapport sur les *Conférences de philologie grecque*, dans l'*Annuaire de l'École Pratique des Hautes Études. IV^e Section: sciences historiques et philologiques*, année 1975/6, Paris, 1977, p. 294, à propos du *Paris. gr.* 2891, autographe de Janus Lascaris qui servit à l'édition *princeps* de l'Anthologie planudéenne, chez Lorenzo de Alopa, à Florence, en 1494.

108. Dans les *Selest.* 336 et 347, sur lesquels v. ci-dessous.

dispersé. C'est ainsi que, par l'intermédiaire de divers érudits et collectionneurs (p. ex. Brunck, Schweighäuser, Renouard), des copies aboutirent, les unes à la Bibliothèque Nationale de Paris ¹⁰⁹, les autres à la Harvard College Library, aux Etats-Unis ¹¹⁰.

Dans le catalogue de Wolfenbüttel, M. Sicherl présente treize éditions aldines d'auteurs grecs, à peu près toutes *principes*; il y joint la traduction latine de divers auteurs platoniciens due à Marsile Ficin. Pour six de ces éditions, l'auteur a apporté une contribution décisive à leur étude et à leur évaluation: découverte des copies d'impression et éventuellement des exemplaires de collation, recherche des sources manuscrites, identification du véritable éditeur et appréciation de son rôle. Citons-les rapidement. La contribution la plus importante ¹¹¹ regarde le monumental Aristote en cinq volumes, qui comprend aussi les œuvres de Théophraste (moins les Caractères), les *Vitae* d'Aristote et de Théophraste, l'*Historia philosopha* du pseudo-Galien et le *De mundo* de Philon. Une partie des modèles, fragmentaires le plus souvent, sont contenus dans le *Paris. gr.* 1848 (filière Asola), le *Paris. suppl. gr.* 212 (filière Cuno) et surtout le *Harvard. gr.* 17 ¹¹² (filière Cuno). L'Aristophane d'Alde réunit 9 pièces; la copie d'impression pour l'une d'entre elles, le *Ploutos*, a été retrouvée dans le *Selest.* 347: c'est une copie de Zacharie Calliergès ¹¹³. L'édition des épistoliers grecs est tirée de plusieurs modèles; une des copies d'impression (pour les Lettres d'amour de Philostrate) est le *Paris. suppl. gr.*

109. V. ci-dessous à propos des *Paris. suppl. gr.* 212, 393, 924.

110. V. ci-dessous à propos du *Harvard. gr.* 17. Pour d'autres copies d'impression, la filière est encore inconnue: c'est le cas, je crois, pour le *Leningr. B. P. gr.* 731 (modèle de Sophocle), qui était auparavant la propriété du savant bien connu A. Papadopoulos-Kerameus (dans le catalogue de Wolfenbüttel, p. 138, l. 1, corriger 741 en 731).

111. Elle a fait l'objet de toute une monographie, riche de précisions codicologiques, philologiques et historiques: M. SICHERL, *Handschriftliche Vorlagen der Editio princeps des Aristoteles* (*Akademie der Wissenschaften und der Literatur - Mainz. Abhandlungen der Geistes- und Sozialwissenschaftlichen Klasse*, 1976, n° 8), Mainz, 1976.

112. Indépendamment de M. Sicherl, l'intérêt de ce manuscrit comme copie d'impression a été signalé par N. WILSON, *The Book Trade in Venice ca. 1400-1515*, dans *Venezia centro di mediazione* (cit. n. 105), pp. 392-393. De son côté, P. Moraux a étudié le volume et l'a décrit de manière détaillée dans l'*Aristoteles Graecus*, I, pp. 110-117.

113. V. l'article en préparation de M. SICHERL, *Die Editio princeps des Aristophanes*.

924 (filière Cuno), tandis que le *Paris. suppl. gr.* 212, déjà cité, a servi à la correction d'Alciphron¹¹⁴. Pour le volume qui réunit dix-sept tragédies d'Euripide, la copie d'impression principale, tirée elle-même du *Palat. gr.* 287, est perdue, mais une partie de celle de la triade byzantine est conservée dans les *Paris. suppl. gr.* 212 et 393 (filière Cuno).¹¹⁵ Les copies d'impression des *Rhetores Graeci*, édités par Démétrius Doukas, sont au moins partiellement conservées: on les trouve dans les *Paris. gr.* 2924¹¹⁶ et 2921, ce dernier complété par le *Paris. gr.* 2960 (filière Asola pour les trois). Enfin, la traduction d'auteurs platoniciens due à Marsile Ficin est faite sur différents manuscrits grecs; mais plusieurs des copies d'impression, autographes de Ficin, se trouvent dans le *Paris. suppl. gr.* 212, déjà cité à trois reprises¹¹⁷. Pour d'autres éditions aldines, M. Sicherl apporte, dans le catalogue ou ailleurs, nombre de précisions importantes ou met en doute des idées reçues. Dans l'édition de Musée, due probablement à Alde lui-même, la traduction latine est l'œuvre de l'imprimeur, non de Mousouros: l'autographe est conservé dans le *Selest.* 336¹¹⁸. L'édition *princeps* de Sophocle n'est pas due à Marc Mousouros, mais à Jean Gregoropoulos; de même, Mousouros n'aurait pas collaboré à l'aldine de Pindare; pour Pausanias, dont le texte dérive du *Riccard. gr.* 29, la copie d'impression ne serait pas le manuscrit de Florence, mais une copie de celui-ci.

Les enquêtes patientes de Sicherl aboutissent à des remarques d'ensemble suggestives¹¹⁹, dont je reprends quelques-unes. Contrairement à une opinion courante¹²⁰, Alde Manuce n'a pas eu accès, pour mettre au point ses éditions, à la riche collection de manuscrits léguée par le cardinal Bessarion à la République de Venise. Les manuscrits se trouvaient bien à Venise, mais, enfermés dans des caisses, ils restè-

114. Article en préparation de M. Sicherl.

115. M. SICHERL, *Die Editio princeps Aldina des Euripides und ihre Vorlagen*, dans *Rheinisches Museum*, N. F., t. 118 (1975), pp. 205-225.

116. Celui-ci a été découvert aussi de manière indépendante par J. Irigoien.

117. M. SICHERL, *Druckmanuskripte der Platoniker-Übersetzungen Marsilio Ficinos*, dans *Italia medioevale e umanistica*, t. 20 (1977), pp. 323-339.

118. M. SICHERL, *Die Musaios-Ausgabe des Aldus Manutius und ihre lateinische Übersetzung*, dans *Italia medioevale e umanistica*, t. 19 (1976), pp. 257-276.

119. Voir *Handschriftliche Vorlagen* (cit. n. 111), pp. 66-78; le catalogue de Wolfenbüttel, pp. 119-123.

120. Mais celle-ci a été, indépendamment de M. Sicherl, battue en brèche par N. WILSON, *The Book Trade* (cit. n. 112), pp. 393-396.

rent inutilisables jusqu'après la mort d'Alde. Ainsi, paradoxalement, celui-ci eut parfois beaucoup de mal à se procurer les modèles nécessaires. Dans sa recherche, il mit à profit les liens qui l'unissaient à beaucoup d'érudits grecs émigrés et de grécisants italiens. Janus Lascaris lui procura des manuscrits et le soutint dans l'entreprise. Il recourut aussi à la bibliothèque et aux copies de Démétrius Chalcondyle, Michel Apostolès et Andronic Callistos. Pour Aristote, il profita de la collaboration du médecin Nicolaus Leonicensus (Niccolò da Lonigo), professeur à Ferrare. Une particularité est à souligner: le nombre et la qualité des Crétois qui participèrent au travail, soit en copiant les exemplaires destinés à servir à l'impression (Manuel Gregoropoulos, Michel Apostolès, Thomas Bitzimanos, Nicolas Vlastos, Zacharie Calliergès), soit en assumant les responsabilités d'éditeur (Jean Gregoropoulos, Aristobule Apostolidès, Démétrius Doukas et surtout Marc Mousouros). Ainsi, de minutieuses analyses codicologiques et philologiques débouchent sur un tableau de la culture hellénique en Italie dans les premières décennies du XVI^e siècle¹²¹. De ce fait, la lecture des travaux de M. Sicherl, qui demande parfois un effort, est hautement instructive. On ne peut que souhaiter que le savant professeur de Munster suscite des émules.

En guise de conclusion, qu'il me soit permis de répéter que la présente chronique n'offre pas un panorama complet et équilibré des études actuelles dans le domaine de la codicologie¹²² ni des instru-

121. Il serait difficile — et assez vain — de tâcher de prendre en défaut sur l'un ou l'autre point l'érudition exemplaire de M. Sicherl. Mais je saisis l'occasion d'apporter un petit complément à ce qu'il écrit (dans *Handschriftliche Vorlagen*, pp. 27 e 79) sur Balthasar Meliavacca. Celui-ci, outre les manuscrits *Ambrosiani* cités par Sicherl, a possédé les *Laurent. Ashburnham*. 1144 et 1599, ainsi que le *Vat. Regin. gr.* 133 (propriétaires successifs: le hiéromoine Malachie, jadis *prôtopapas* de Vira [Βήρα, en Trace, près de l'actuelle Alexandroupolis]; un anonyme du XV^e s. qui acheta le manuscrit au précédent; B. Meliavacca; Bourdelot). P. O. KRISTELLER, *Iter Italicum*, t. I, Londres et Leyde, 1963, fournit encore les références suivantes: 1^o à Lucques, *Bibl. Governativa*, cod. 1415: lettres d'Ermolao Barbaro; un des destinataires est Meliavacca (p. 260); 2^o Milan, *Bibl. Braidense*, cod. A. H. XII. 18: épigrammes de Lancinus Curtius; des vers sont dédiés à « Balthasar Meliavacca Ticinensis » (p. 359).

122. Je n'ai rien dit, par exemple, de monographies ou d'articles importants consacrés à des *scriptoria*, comme le travail de J. VEZIN sur *Les scriptoria d'Angers au XI^e siècle* (*Bibliothèque de l'École des Hautes Études. IV^e Section. Sciences histor. et philol.*, 322), Paris, 1974.

ments de travail afférents¹²³. Mais si elle a pu mettre en relief la vitalité présente de la science des manuscrits et l'ampleur du champ ouvert aux chercheurs, elle aura atteint son but.

123. Une excellente initiation à la description des reliures est donnée par Elisabeth BARAS, J. IRIGOIN, J. VEZIN, *La reliure médiévale. Trois conférences d'initiation*, Presses de l'École Normale Supérieure, Paris, 1978. Un remarquable exemple de l'exploitation historique d'une étude technique des reliures est: A. R. A. HOBSON, *Apollo and Pegasus. An Enquiry into the Formation and Dispersal of a Renaissance Library*, Amsterdam, 1975.